

une ancienne forme à redoublement, il n'y a d'autre explication que par un présent à nasale, avec suffixe secondaire \*-ye/o-, comme dans *uincīō*; en effet, le latin a développé le type du présent à nasale inflexé. — La racine se présente sous la forme \**nek'* — avec des sens en partie spécialisés — dans skr. *ṇāpāti*, av. *nasātai* « il attient », v. sl. *nesz*, lit. *neši* « je porte » et en germanique, got. *bi-nah* « δέτ, ἔξεττν », *ga-nah* « ἀρκεῖ », *ga-nohs* « ἀρκοῦς », *ga-nohjan* « περιστερεύειν »; les formes à redoublement (avec prothèse grecque) : gr. ἐ-νε-γκάντι, ἐνεγκάντι. Il y a \**n-* dans skr. *ṇāpōti* = av. *as-* *nasātai* « il attient », arm. *hasi* « je suis arrivé » (d'où *hazānam* « j'arrive »). Tokh. B. *en-k-* et skr. *āṇgāh* « part » ne sont pas clairs, non plus que les formes celtiques : le présent irlandais est de la forme *con-icim* « je suis », *re-icu* « j'arrive, j'atteins », *do-ico* « il vient », etc., cf. gall. *di-anc* « s'échapper »; le présent est de la forme *re-nac* « je suis venu, je suis arrivé », *do-tānac* « je suis venu », etc.; l'a de ce présent est à rapprocher de celui de lat. *nactus*; la forme irlandaise concorde avec celle du parfait véd. *āṇḍānca* « j'ai atteint ». — Il semble qu'une forme \**nok-* de la racine, avec la caractéristique du désideratif, ait fourni *ob-noxius* « enclin à, sujet à » (v. ce mot); pour le sens, cf. gr. ποδ-ηνεχής, δι-ηνεχής. Ce mot a subi l'influence de *noxa*.

**nānus**, -i m. (*nannus*), **nāna**, -ae f. : nain, naine. Emprunt au gr. νάνος, νάννος (le mot latin est *pūmīus*; cf. Gell. II 19, 13, 2). *Nānus* apparaît pour la première fois dans Varr. L. L. 5, 119, où il désigne un vase grotesque, sans doute en forme de nain : *uas aquarium uocant futim... quo postea accessit nānus* (*magnus cod. = nānus, nānus*) *cum Graeco nomine, et cum Latino nomine Graeca figura barbatus*; cf. P. F. 185, 8, *nanum Graeci uas aquarium dicunt humilem et concavum, quod uoocant stūlum barbatum, unde nāni pumiliones appellantr.* — *Nānus* passait pour vulgaire; il se disait aussi des chevaux et mulets nains; cf. Gell. I. I. Panroman, sauf roumain. M. L. 5819. Irl. *nan*.

**nāphila**(s), -ae f. : naphtha. Mot étranger : *ita appellatur circa Babylonom et in Austacenis Parthiae profluens būliniūs tēquidi modo* (Plin. 2, 235), venu par le gr. νάφια(ς).

**nāpurae**, -ārum f.?: cordes; liens de paille. Terme de l'ancien rituel conservé par Festus, 168, 26, « *napus necitio* », *cum dixit pontifex, funiculi ex stramentis sunt, et 160, 16, « pontifex minor ex stramentis napuras necitio* », i. e. *funiculos facito, quibus sues adnectantur*. Sans autre exemple.

On rapproche v. h. a. *snuaba* « bandelette » et v. sl. *snopj* « δεσμή ». Le mot aurait été conservé par suite de son usage religieux. Sur l'hypothèse d'une origine étrusque, v. F. Müller, *Mnemosyne*, 47, 1913, p. 120, et Goldmann, *Beitr. z. Lehre v. id. Charakter d. etr. Spr.*, II, 60 sqq.; Bertoldi, *Ques. di metodo*, 232, 232.

**nāpus**, -i m. : navet (Col., Plin.). Panroman. M. L. 5821; B. W. s. u.; germanique : v. angl. *nāp*.

Dérivés : *nāpina* f. : champ de navets, M. L. 5820 a; *nāpīcum* « sorte de rave ». Composé : *nāpocaulis*, Isid. 17, 10, 9 (cf. *rāuacaulis*, Gloss.). Le rapprochement proposé avec gr. νάπτω « mou-

tarde », autre forme de σίναπτι, -πω, ne satisfait pas pour le sens. Mot méditerranéen, d'origine obscure. Rappelle *rāpum*, de sens voisin.

**nār** : — *Sabini lingua sua dicunt sulphur*, Serv. auct. Ae. 7, 517. Nom d'un fleuve sabin aux eaux sulfureuses; cf. ombr. *naharcom* « Narcum ». Origine inconnue; sans doute mot prélatin, comme *sulp(h)ur*.

**nārdus**, -i m. (*nardum* n.) : nard, essence de nard. Emprunt ancien (Plaute) au gr. νάρδος, lui-même emprunté au phénicien, qui le tenait du sanskrit.

Dérivés et composés : *nārdinus* (= νάρδινος); *nārdi-fer*, -folium; *nārdocelticum*.

Le mot a pénétré dans les langues romanes et germaniques par la langue de l'Église.

**nārēs**, -iūm f. : narines, ouvertures du nez, et par suite « nez, flair ». Désigne aussi les orifices d'un canal, etc. Le singulier, génitif *nāris*, ne se rencontre qu'à l'époque impériale, avec le sens de « nez », *nāsus*; on n'a pas de nominatif. L'accusatif *nārem* et l'ablatif *nāre* (*Pers. 1, 33*) ne peuvent donc servir à prouver l'existence d'un thème consonantique \**nās-*; les manuscrits d'Horace ont l'accusatif pluriel *nāris*, qui, comme le génitif *nāriūm*, indique un thème en *-i* : \**nās-i*; sans doute allongement d'un ancien mot racine *nās*. Ancien (Enn., Cat.); panroman. M. L. 5826; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *nārōsus*, grandes *nāres* *habens*, CGL II 5828, 1 (formation populaire), et *nāri-nōsus*; *nāriputēns* (Anth.); *nāricornis*. Une forme *nārīcēs* (de *nārīx*) est dans les Gloss. Cf. aussi M. L. 5824, *nārica*, *nārīcae*; 5825, \**nāricula*; 5825 a, \**nārina*.

La forme latine concorde avec lit. *nōsis* (féminin) « nez », v. pruss. *nozy* « nez ». Un mot radical *nās-* est attesté par le duel véd. *nāsā* = av. *nānha*; cf. l'accusatif singulier v. pers. *nāham* « nez ». Une forme à *ā* serait indiquée par le génitif duel véd. *nāsōh*; l'alternance *ā/ā* n'est pas normale; mais il s'agit d'un nom de partie du corps, de type « populaire », ce que confirme *nāssus* (v. ce mot). Formes dérivées à brève radicale : v. sl. *nāsar* (pluriel) « nez » avec singulier, peut-être secondaire, *nōs*, v. h. a. *nāsa*; en slave, thème en *-o* : *nōsū* « nez ». Cette forme est à rapprocher de lat. *nāssus* (*nāsus*), dont le vocalisme radical est autre : *s* du slave est ambigu et peut reposer sur *-ss-* aussi bien que sur *-s-* simple. L'arm. *unēk'* (génitif datif *ənēac'* « nez ») ne se laisse pas rapprocher, et il ne ressemble même pas à gr. *pit*, *πνός*.

**nārīta**, -ae f. : emprunt au gr. νηπλής (ou plutôt à la forme dorienne correspondante), employé par Plaute, glosé *genus piscis minutus* (F. 166, 25; P. F. 167, 10) et conservé dans certains dialectes italiens de l'Adriatique. M. L. 5827. Les gloses ont *nāria*.

Il n'y a pas à douter de l'emprunt; *nāria* est le texte de Festus, *nārica* une graphie fautive de l'Epitomé de Paul.

**nārrō** : v. *gnārus*. M. L. 5829.

**nāscor**, -eris, *nātūs sum*, *nāsēi* (le participe futur \**nātūrūs* n'est pas attesté et a été remplacé par *nāstūrūs*, sans doute formé d'après *moritūrūs*); ancien \**gnāscor*; le *g* initial est encore conservé dans les formes substantivées du participe : *gnātūs*, *gnāla*, et dans

## N

**nāblium**, -i (*nablum*, *naulium*) n. : sorte de harpe, d'origine phénicienne; hébr. *nēbel*, passé également en gr. νάβλα(ς). Emprunt attesté à partir d'Ovide.

Dérivés : *nablō*, -ōnis m. : φάλτης; *nablizō* : φάλλω (Gloss.).

**nācca**, -ae m. : -ae *appellantur uolgo fullones...* qui-dam aiunt quod omnia fere opera ex lana vāxō dicuntur a Graecis, P. F. 166, 7. Attesté dans Apulée, comme le dérivé *nāccinus*.

Cf. νάχος « toison », νάχω « fouler », νάχτης. Mot vulgaire, avec gémination expressive; peut-être osco-grec, ou emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque, comme un certain nombre de substantifs en *-a*. Le mot courant de la langue écrite est *fullō*. Semble sans rapport avec *Nātia*, cognomen des Pinarii, et qu'on trouve dans Hor., S. I, 6, 124 (où *Phorbyron note Nātta pro uolgori et sordido homini posuit*), et Perse, 3, 31. A moins que tous deux ne soient des déformations, d'origine différente, de νάχτης (-tāc).

**nāenia** : v. *nēnia*.

**nāeūs**, -i m. : tache sur le corps, envie, verrue. Une forme réduite *neus* est attestée CGL IV 124, 6; les formes romaines remontent à *nāeūs* et *neus*, cf. M. L. 5807.

Dérivés : *nāeūius* : qui a des taches; *nāeūolus*, *nāeūulus* (époque impériale). *Nāeūus* représente un ancien *gnāiūos*, conservé encore comme *prāenōmen* (abrégé en *Gn.*), *Gnāiūos*, *Gnāeūiūs*; tandis que *Nāeūius* a fourni le nom d'une gēns, d'où *Nāeūiūs*; cf. osq. *Gnāiūs*; *Cnāiūes* (gēns.).

Étymologie inconnue; cf., pour la diphongue et la structure, *laeūus*, *scaeūus*, etc.

**nām** : conjonction explicative, correspondant pour le sens comme pour l'emploi au gr. γάρ; toutefois, à l'encontre de ce dernier, se place le premier mot de la phrase. Les exemples de *nam* placé le second mot sont poétiques (Catulle 64, 301; Hor., Vg., e. g. Ae. 3, 379, *prohibent nam cetera Parcae | scire*) et suspects d'influence grecque.

1<sup>o</sup> *Nam* est, comme *enīm*, une particule de sens affirmatif : « en vérité »; cf. Plt., Men. 537, *ubi illae armillae sunt quas una dedi?* | — *Numquam dedisti*. — *Nam* pol hoc unum dedi; et Mi. 1325. Ce sens est ancien, mais rare. Le plus souvent, *nam* sert à introduire un nouveau développement dans un raisonnement, une confirmation spéciale d'une affirmation générale : Cic., Diu. 2, 1, 3, *Magnus locus philosophiaeque proprius a Platone, Aristotele, Theophrasto, totaque Peripateticorum famili tractatus uberrime*. *Nam quid ego de Consolatione dicam?*, où *nam* correspond à peu près à notre « à ce propos ». En particulier, *nam* introduit une explication, un com-



*nāuīgiāriūs*, CIL XIV 4144; *ad*-, *ē*-, *in*-, *prae*-, *prae-ter*-, *re*-, *sub*-, *trāns-nāuīgō*; *pernāuīgātūs*.

*nāuīger*, *nāuīoruſ* (poétique).

*Nāuīsaluſūs* (*dea*) ; *nāuīfragus* et ses dérivés, *nāuīfragium*, *nāuīfragāre*, etc., latinisé en *nāuīfragus* (Vg., Ov.) ; calques du gr. *vāvōxē*, *γένως* ; *nāuīstibulum*, *-i* n. ; *uocabānt antiqui uas aluei simile uidelicet a nāuīs similitudine*, F. 168, 27; cf. *uestibulum*.

Emprunts directs au grec : *nāuīa*, *-ae* m. : matelot, de *vāvōxē*. Latinisé en *nāuīta* sous l'influence de *nāuīs* (cf. Plt., Men. 226 et Mi. 1430) ; *nāuītūs* ; *nāuītālis* (Aus.) ; *nāuīta*, *nāuīsia*, *-ae* f. (= *vāvōxla*, *vāvōxta*) : mal de mer, vomissement.]

Dérivés : *nāuīsō*, *-ās* (= *vāvōxā*) ; *nāuīsābilis*, *nāuīsātōr*, *nāuīsābundūs* ; *nāuīsāla*, *nāuīsāsūs* ; *nāuīsātās* (Orib.). Cf. aussi *nāuīarchus* (*nauchus*, Gl.), *nāuīclērūs*, *nāuīmāchā*, *nāuīpēgūs*, *nāuīlūm* (= *vāvōlōv*), *nāuīpliūs*, *nāuīcāriūs*, *nāuītūlūs*, etc. C'est aux Grecs que les Latins ont emprunté la plupart des termes de navigation, comme c'est d'eux (et sans doute des Étrusques) qu'ils ont appris la navigation elle-même.

Les langues romanes ont conservé *nāuīs*, panroman, M. L. 5863, et les diminutifs \**nāuīca* (*nāuīca*, *nāuīca*), M. L. 5859 ; *nāuīcālla*, 5860 ; *nāuīcula*, 5860 a ; *nāuīgārē*, 5861 ; *nāuīgūmū*, 5862 ; *nāuīfragāre*, 5854 ; *nāuīsā*, 5857 (v. B. W. *noise*) ; *nāuīclērūs*, 5852 ; *nāuīlūm*, 5855 (v. B. W. *inautonier*). Le germanique a : m. h. a. *nāwē* (*Nāuē*), de *nāuīs*.

Ancien thème radical comportant *ā* constamment (les formes à *-au*- résultent d'abrégements secondaires) : skr. *nādū* (acc. *nādām*), gr. *νέως* (gén. *νεώς* de *νηώς*, ancien \**νέως* ; acc. hom. *νηώ*). En latin, le mot est passé aux thèmes en *-i* comme beaucoup d'autres thèmes consonantiques (cf. *canis*, *iuenis*, et même *bouis*, *Iouis* à côté de *bōs*, *Zeōs*, etc.). Il se retrouve aussi en celtique : irl. *nāi* (gén. *nōe*), en germanique : v. isl. *nōr* « bateau », *nāu-st* « endroit où l'on met un bateau », en arménien : *nāu*, gén. dat. loc. *nāwi*, instr. *nāwau*. L'accusatif lat. *nāuēm* peut, du reste, reposer sur *\*nāwām* (cf. *canis*, *canem*).

\**naupreda* (-pri), *-ae* f. : lamproie (Polem. Silv., Anthim.).<sup>1</sup> Gaulois?

\**nāuseit* : *cum granum fabae se aperii nascendi grātia*, *quod sit non dissimile nāuīs formae*, Fest. 170, 21. Sans autre exemple et inexpliqué. Ni le rapprochement avec *naucum*, ni celui avec *nāuīs* qu'indique Festus ne satisfait.

*nāuīa* : v. *nāuīs*.

*nāuīs*, *-a*-, *-um* (ancien *gnāuīs*) : industriels, diligent, actif.

Dérivés et composés : *nāuō*, *-ās* : accomplir avec zèle ; *nā* *operam* « donner tous ses soins à » ; *nāuē*, forme ancienne remplacée par *nāuīter*, et *nāuīanter* (Cassiod.) : avec zèle, d'où « d'une manière accomplie » ; *nāuīās* : zèle ; *nāuītēs* (Gloss.) ; *ignāuīs* : paresseux, lâche ; *ignāuīa*, que Commodien emploie avec le sens de « ignorance » d'après *ignārūs* ; *ignāuō*, *-ās* (Acc.) ; *ignāuīscō* (Tert.).

Formes anciennes (ENN., PLT.) et classiques, mais assez rares ; peu employées à l'époque impériale et non représentées dans les langues romanes.

Doit représenter \**gnāwōs* ; cf. gall. *go-gnaw* « activité », et, avec vocalisme *ē*, v. h. a. *ir-chnāan* « reconnaitre » (all. mod. *erkennen*), v. isl. *knār* « qui s'entend à, brave ». Pour le sens, cf. irl. *gnāi* « j'agis », etc. La racine doit être celle de (*g*)*nōscō*, non celle de *gnē* ; cf., pour le sens, le développement germanique de *ku-nan*, de « comprendre » à « pouvoir », et, en particulier, v. isl. *kaen* « éprouvé », v. h. a. *kuoni* « brave ». V.

1<sup>o</sup> *nē* : forme brève de la négation, qui n'existe pas isolément (v. ci-dessous sous *nē*) et qui a été renforcée expressif, cf. *ne-c* (différent de *neque*, *ne* « et ne pas ») ; subsiste encore dans d'anciennes manières pour acquérir une valeur plus juxtaposées dont les termes sont devenus inséparables : *nēcessis*, *nēfās*, *nēfandūs*, *nēfāriūs*, *nēfāstūs*, *nēparcūn*, *nēpus* glosé *non purus*, *nequeō* (?), *nōlō*, *nēuis*, *nēuolō* (de \**nēuolō* > *no[u]olō* > *nōlō*), *ne-uter*, *ne-utiquam*, *nimis* de \**ne-mis* (?), *nisi* de \**ne-sei* avec assimilation de l'è à l'i suivant ; cf. *semel* et *similis*. *Nē* est également, quoique la quantité ne soit plus discernable, dans *nēcīo*, dans *nēfrēs* (*v. nēfendēs*) ; dans les formes contractées *nēmō* de \**ne hemō*, *nōn* (cf. plus bas), *nillūs*, *numquam*, *nosquām*, etc. ; en fin de mot dans *quid* de \**qui-ne*, et sans doute dans *sin*.

La prose archaïque présente certains emplois de *ne* pour lesquels il est impossible de décider si l'on a affaire à *nē* ou à *nē*, par exemple dans le SC. Bac., *dum nē minus senator[i]bus C adesent* ; *ne minus trīnum nouīnum* ; dans la Sent. Minuciorum, l. 31, *dum ne alīum intro mītā nisi* ; l. 41, *dum ne ampliōre | modūm pratorūm habeant*. Toutefois, dans cette inscription, étant donné que *nē* est remplacé par *nei*, *ni* (par exemple, l. 6, *is ager uectigāl nei siet* ; l. 30, *ni quis posidēt*, l. 32, *is eum agrūm nei habēto niue frūmīno* ; l. 34, *ni quis prohibēto, niue qui uim facit, niue prohibēto quōminus* ; l. 36, *uectigāl inuitē dare nei debēto* ; l. 40, *ni quis sicet niue pascāl niue frūtrāt*), il est probable que *ne* est bref. Il le serait donc encore dans Varr., R. R. 2, 4, 21, *castrātrūr uerres comodissime anniculūtūtique ne minores quam semestres*.

*Nē* subsiste aussi dans la forme composée *nēque* « et ne... pas », formée de *ne* + *que*, qui alterne avec *ne* dans les mêmes conditions que *aque* avec *ac*. *Neque*, *ne* est panroman, M. L. 5868 ; B. W. *ni*. *Ne* est demeuré encore dans les groupes *ne inde* (?), cf. M. L. 5882 (étymologie douteuse, cf. B. W. sous *nēant*, expliquée par \**ne entem*), et ne *ips'* *ūnūs*, 5883, à côté de *nequeō* *ūnūs*, 5896. Il n'y a pas de groupe \**nēne* « ou ne pas », en regard de *neque* « et ne pas » ; il n'y a que *nēne* (*neu*). — Forme réduite *in*. V. ce mot.

2<sup>o</sup> *nē* : forme de la négation à voyelle longue, correspondant à osq. *ni* (avec *i* issu de *ē* fermé). N'avait pas de valeur subordonnante à l'origine, comme le prouve encore *nē... quidēm* « non pas... même », *nēquam*, *nēquām* « d'aucune manière », *nēquām* « sans nul résultat, en vain » et aussi « sans raison » et la forme \**nēmīca* que supposent certains dérivés romans, M. L. 5885, *nēue*, qui anciennement pouvait s'employer là où la prose classique aurait employé *neque* (cf., inversement l'emploi de *neque* pour *nēue* dans Cic., Att. 12, 22, 3, *habe tuūm negotiūm nec... exīstīma*), *ut nē* (cf. gr. *ō*

Ennius ap. Cic., de Or. 1, 45, 199, *quos ego ope-|re | pro incertis certos... | dimitto, ut nē res temere trac-|tātur turbidas*, dont les deux termes peuvent être sépa-|rés. Cic. Verr. 2, 4, 63, § 140, *ut causas communi salu-|rūne ne decessent* ; *qui nē, quomodo nē, utinam nē, modo* *ne, dum, dummodo nē*.

Dans la répartition que la langue a faite de *nē*, *nī*, l'usage s'est établi de réservé *nē* pour l'expression d'une défense, d'un souhait, d'une éventualité, d'une concession, d'une restriction, etc., et *nē* est devenu la négation accompagnant l'imperatif et le subjonctif, comparable pour le sens au gr. *μή* (qui n'a pas de correspondant en latin non plus que dans les autres langues indo-européennes qui vont du slave à l'italo-celtique) ; cf. *μή xpātrē* et *nē fācīs, nē fēcerīs*. La locution *ut nē* est réduite à *nē*, qui est devenu ainsi une véritable conjonction de subordination, opposée à *ut* et employée dans le sens de « pour que... ne... pas, de peur que... ne ». De là l'usage de *nē* après les verbes marquant la crainte ou une interdiction, un empêchement, *timeō*, *interdicō*, *impediō*, *caueō*, etc.

3<sup>o</sup> *ne* : négation, qu'il ne faut pas confondre avec la forme réduite de *neque*. Surtout employée à l'époque archaïque ; cf. Lex XII Tab. 5, 4, *si intestato morītur cui suis heres nec escit* ; 5, 5, *si agnatus nec escit* ; et 5, 7 ; 8, 16; Caton, Agr. 141, 4, *Mars pater si quid tibi... nec satisfactū est* ; se trouve encore dans Plaute, *Nēcīus* (cf. Fest. 158, 27) et jusque dans Catulle, 64, 83, *funera nec funera = gr. τάφοι τάφοι*, et Virgile, *quod nec uertat bene*, B. 9, 6, dans une formule traditionnelle de malédiction. A disparu, par suite, sans doute, de l'homonymie avec *nec* (doublet de *neque*), et ne s'est conservé que dans la formule juridique, *rēs nec mancipi*, et dans les anciens juxtaposés *nēcīpāns*, *nēcīpīns*, *nēcīllūs*, Plt., Tri. 282, *nēcīquām* « ne umquam quēquam », P. F. 161, 1, et peut-être dans *nequeō* (v. *quē*). Les langues romanes ont aussi des représentants de *nēcīus*, *nequeō* *ūnūs* « aucun ». M. L. 5875, 5896 ; B. W. sous *personne*.

En ombrien, c'est une forme de \**nei* élargie par *-p* = lat. *-que* qui équivaut à la fois à lat. *nōn* et à lat. *nē* : *sue neip portust* « si nec portārit », T. E. 7 b, 3.

4<sup>o</sup> *neg-* : forme renforcée de *ne*, qu'on a dans *nēgō*, *nēgōtīum* (v. ces mots). On pourrait penser à une particule *-ge* (cf. gr. *γέ*) ; cf. le même procédé dans lit. *negu* « ne pas ». Mais pour *nēglegō*, étant donné le doublet *nēlegō*, on se demande si le *g* n'est pas dû à une sonorisation, *ne* et *neg-* représentant un ancien \**ne-k* (*ne-g*).

5<sup>o</sup> *nī*, ancien *nei* : négation formée de *nē* + *i*, même particule épédictique qu'on trouve dans le démonstratif, *haec de \*ha-i-ce*, cf. *oōx* et *oōxī*, osq. *nei* « *nōn* ». Le sens ancien est « ne... pas » sans valeur subordonnante, conservé encore dans *nīmīrum*, ancienne phrase nominale, « il n'est pas étonnant », demeurée comme adverb, et *quidnī* « pourquoi non? » ; ou avec valeur subordonnante, équivalant à *nē*, e. g. CIL I<sup>2</sup> 591, *eisque curarent... neiue ustrināe... niue foci ustrināe caussā ferent, niue stercus... fecisse coniecieūs uelit* ; SC. Bac. I<sup>2</sup> 581, *neiuis eorum Bacanal habuisse uelit*, en face de *sacerdos neius uir eset* (noter ici l'alternance de la forme renforcée *nei* en tête de la phrase et de la forme

réduite *nē* en position enclitique). Mais *nī* a de bonne heure été réservé aux phrases conditionnelles, ainsi Lex XII Tab. 1, 1, *si in ius uocat, ito ; ni it, antestāmino* ; 8, 2, *si membrū rupsit, ni cum eo pacit, talio esto*. On voit ainsi *nī* s'opposer à *si*, avec lequel il forme couple, et il est vraisemblable que *si* a joué un rôle dans l'évolution du sens de *nei* vers la valeur de « si... ne... pas ». *Nī* est ainsi devenu synonyme de *nisi*, avec lequel il alterne indifféremment dans l'ancienne langue, e. g. Plt., Cap. 805, *mīra edēpol sunt, nihi in uentre sumpsit confidentiam* ; et Poe. 839, *omnia edēpol mīra sunt, nisi erūs hunc heredēm facit*. Dans cet emploi, *nī* a été éliminé au profit de *nīt*, forme plus pleine et qui en hiatus ne prêtait pas à équivoque. César ignore *nī* ; Cicéron l'emploie surtout dans des formules toutes faites ou dans les lettres familiaires : *ni ita se res habet, haberet ; quod ni ita sit, accideret*, cf. Verr. II 4, 25, 55 ; et pro Cae. 23, 65, *tum illud quod dicitur siue niue arridit* ; Fam. 7, 13, 1, *moriar ni puto*. La conjonction a été reprise à l'époque impériale, par affectation d'archaïsme, surtout chez les poètes ; mais la langue parle l'ignorait et elle n'a pas passé dans les langues romaines.

En indo-européen, \**ne* était la négation de phrase, alternant avec la forme à vocalisme zéro \**nē* au premier terme de composés (v. lat. *in*-). Ce \**ne* est clairement demeuré dans skr. *nā*, v. sl. *ne*, lit. *ne*, got. *ni*, irl. *ni*. Les formes latines telles que *ne-uter* montrent qu'il avait subsisté en italique ; l'ose à aussi *ne pon* « nisi cum ». Du reste, le latin l'a gardé dans *ne-que* = osq. *ne-p*, *ne-p* et *got. ni-h*. — L'*i* de lat. *nisi* résulte d'une altération phonétique.

A côté de \**ne*, il y avait une forme à *ē* : véd. *nād*, *got. ne* « *nōn* » et « ne pas ». En italique, où, comme dans toutes les langues occidentales, il n'y a pas trace de la négation prohibitive \**mē* (skr. *mād*, arm. *mi*, gr. *μή*), *nē* a exprimé la prohibition : lat. *nē* ; l'ose a de même *ni* issu de \**nē* pour la prohibition, à côté de *ne* dans *ne p(h)im* « ne quē », *nep* « *neu* ». En latin, l'allongement régulier de la voyelle des monosyllabes autonomes suffirait, du reste, à rendre compte de la longue de *nē* qui, à la différence de *ne*, ne se lie pas à un mot suivant.

Dans plusieurs langues, \**ne* a été, pour autant qu'il ne se liait pas à un mot suivant, élargi, parce que la forme était trop brève et pas assez expressive. On a ainsi véd. *nēt*, *ned*, *gāth*, *nōt*, *naēdā* (*naēcīs* « personne »), v. perse *naīy*, v. sl. *ni* (notamment dans *nī-kūto* « personne », *nī-čī*, *nī-čīto* « rien »), lit. *nēi* « non plus, pas du tout » et « *ni* » (et *nē-kas* « personne »), v. isl. *ni* « *nōn* », v. h. a. *nī* « ne pas » (épithétique). L'italique a des formes correspondantes : lat. *ni* ; osq. *nei* « *nōn* », *ne* « *nē* » et « *nī* », et l'on a *neip* (dans des phrases conditionnelles), *neip*, *ombr.*, *neip* « *nōn* » et « *nēue* », « *neque* ». — En grec et en arménien, \**ne* a même été remplacé par d'autres mots (v. aussi lat. *haud*). Le latin a formé un groupe plus expressif encore que tous ceux-ci : \**ne-oīnom* (v. *nōn*) ; pour le type, cf. gr. *oōdēv* (gr. mod. *ðēv*), et le plus ancien *oōdāqūc*, ainsi que v. h. a. *nein*, etc. — Le hittite a *natta*.

\**ne* : particule interrogative postposée au mot sur lequel porte l'interrogation et qui est le plus souvent

(mais non obligatoirement) en tête de la phrase. Peut être réduite à *-n* ; *ain*, *audīn*, *uidēn* (avec abrégement iambique). *Nē* est la particule la plus fréquente et suppose généralement une réponse affirmative. On explique parfois ce *-ne* comme étant la négation *ne* employée dans une construction inversée marquant l'interrogation, avec le même sens que le fr. *ne... pas* dans « *ne vois-tu pas?* ». Mais ni *num*, ni *an* n'appartiennent au groupe de la négation ; il y a d'autres hypothèses possibles pour expliquer *-ne*. Il y a des particules à *n*-initial qui n'ont rien de commun avec la négation, ainsi skr. *nā* « comme », lit. *ne* « comme », v. sl. *ne-go* « que », etc., et russe *no*, v. sl. *nū* « mais », etc. Dans l'Avesta, il y a une particule enclitique *-na*. D'autre part, *-nē* s'emploie dans la langue familiale avec valeur affirmitive (cf. *nam*), par exemple Plt., Mi. 309, *hocine si miles sciat* ; cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 101 ; J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, 49-50 ; v. aussi Stolz-Hofmann, *Lat. Gramm.*<sup>5</sup>, p. 648. Cf., du reste, le *ne* affirmatif.

Ne s'ajoute à *nōn* pour former *nōnne* « n'est-il pas vrai que » (cf. gr. *ἀρέτα γε οὐ*), qui implique toujours une réponse positive ; *necne*, usité dans le second membre d'une interrogation double, généralement dans une phrase de style indirect. *Nōnne* est déjà dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Plaut.*, p. 104 et 129, mais seulement devant voyelle ; cf. Lodge, *Lex. Pl.*, II, p. 131. La formation est la même que celle de *anne*. M. L. 5955.

C'est cette même particule qu'on a dans certains adverbes comme *pōne*, *superne*, *quandōne*, et sans doute dans *dēnique*, *dōnicum*.

*nē* : particule affirmative (identique au gr. *vñ* ; la forme *næ*, refaite sans doute sur *val*, n'est pas correcte, cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 28-29). S'emploie le plus souvent dans la langue de la conversation devant un pronom personnel, *ne ego*, *nē tū*, *ne illē*, presque toujours en tête de la phrase ou après une interjection *edēpol*, *medius fidius*, *hercile*. Toutefois, après une phrase interrogative du type *egōne?*, Plaute emploie l'ordre *tūne*, en vue du jeu de mots, e. g. Capt. 857, *Egōne?* — *Tūne*, repris Epi. 575, Mil. 439 (en coniectura), Mo. 995 (?), Persa 220, Sti. 633, Tri. 634. La quantité de ce *\*ne* postposé ne se laisse ordinairement pas préciser ; mais il est vraisemblable qu'il était long et se différencierait par la *-ne* enclitique qu'on a dans la phrase du type *hocine si miles sciat*, Mi. 309, citée s. u. *nē*. Ne semble plus usité après Cicéron.

Comme beaucoup d'interjections, telles que *age*, *apage*, *hercile*, etc., pourrait être un emprunt de la langue familiale au grec. Toutefois, on a vu ci-dessus l'enclitique *-ne* ; et l'*ē* de ce *nē* comme du *nē* prohibitif peut résulter d'un allongement normal dans un monosyllabe autonome.

*nebrundinēs* : v. *nefrendēs*.

*nebula*, *-ae* f. : brouillard, nuée. Ancien, usuel. Pan-roman, sauf roumain. M. L. 5865. Désigne aussi une matière transparente : *nebula linea*, un « nuage de lin » (Publilius Syrus, ap. Petr. 55), une plaque de métal très mince (Mart. 8, 33, 3) ; de là le sens de « oublie » représenté dans certains dialectes romans. M. L. 5866 ; B. W. sous *nielle* II.

Dérivés : *nebulōsus*, M. L. 5867 ; *nebulōsus* (Armen.) *nebulō*, *-as* : obscurcir (tardif) ; *nebulō*, *-ōnis* m. : vit dans le brouillard, *n. lūcifugus*, Lucil. ap. Non. 2, « esprit fumeux ou nuageux » ; par suite « bon à rien », — *dictus est qui non pluris est quam nebula aut qui non facile perspicere possit qualsit sit, nequam nugator*, P. F. 163, 2. Mot familier comme beaucoup de surnoms en *-ō*, *-ōnis*, peut-être rattaché à *nebula* par étymologie populaire. Dérivé : *nebulō*, *-āris* (ἀρχητῶ) (Gloss. Philox.). Cf. gr. *νεφέλη* « nuée » et v. isl. *niōl* « obscurité », avec *-lo*, v. h. a. *nebul* (masculin) « brouillard », *iril* (masculin, de \**nebilo*-), gall. *niōl* (de \**nēbholo*-) ; v. Pederse, V. G. d. k. Spr., I 117). — Autre forme dans skr. *nābhā* « nuage », gr. *νέφος* « nuage », v. sl. *neb* (génitif *nebese*) « ciel ». Le hittite *alnēbes*, thème en *-ai*, avec le sens de « ciel », comme le slave. Lat. *nimbū* doit se rattacher à ce groupe, mais la forme fait difficulté ; y a-t-il eu déformation sous l'influence de *imber* ? — Sur lat. *nūbēs*, v. ce mot.

*nec* : v. *nē* 1, fin.

*necrim* : *nec eum*, F. 158, 1 ; P. F. 159, 1. V. is.

*necesse*, *necessum*, *necessus* : formes employées avec les verbes *sum*, *habeō*, pour former des locutions du type *necesses est*, *habeō* « il est (« je tiens pour ») nécessaire, inévitable, indispensable », qui marquent une nécessité à laquelle il est impossible de se soustraire (sur la différence avec *oportet*, v. ce mot), comme le gr. *ἀνέρ* (toutefois, tandis que *ἀνέρ* forme le plus souvent une phrase nominale, l'emploi de la copule est normal avec *necesse* ; cf. IF 42, 76). La forme la plus usuelle, et la seule qui soit classique, est *necesse* ; *necessum* est archaïque ou archaïsant ; *necessus esse* (l. *necessus esse* est dans le SC. des Bacchanales ; *necessus* fut *est* la leçon du Bembinus dans Tér., Eun. 998, confirmée par Donat « *necessus nomen est* » (les calliopiens ont *necessus* de même, dans IIaut. 360, le Bembinus a *ut si necessus*, les calliopiens *necesse* ; dans les textes, la distinction entre *necessum* et *necessus* (comme *opus*) est le plus souvent impossible (e. g. Lucr. 2, 725 ; 4, 1006). — *Necesse*, *necessum* sont traités comme étant les neutres d'adjectifs *\*necessis*, *\*necessus* ; *necessus* rappelle *opus esse*, sur lequel il a peut-être été créé par analogie, comme *necessum esse* rappelle *aequum esse*. Un substantif *necessis* a été rétabli conjecturalement par Lachmann dans Lucrèce 6, 815, où il lit *uis magna necessis* « la grande force de la nécessité » au lieu du *necesse* des manuscrits. Cette conjecture, si incertaine qu'elle soit, a servi de base à l'étymologie qui voit dans *necesse* un ancien juxtaposé *ne* + un substantif *\*cessus* (de *cedō*, dont la parenté avec *necessis* apparaissait déjà aux anciens ; cf., plus bas, le texte de Festus 158, 19 sqq.) dont le premier sens aurait été « il n'y a pas moyen de reculer » ; cf. l'adverbe *recessim* « à reculons », de *recēdō*. Les groupes *necessis est*, *necessum esse* tendant à se réduire en *necessest*, *necessesse*, la langue les aurait faussement analysés en un adjectif neutre *necesse* + *est* ; de même, *necessus* représentait un substantif verbal en *-tu*, du même *cedō*, sur lequel se serait construit le neutre *necessum* (adje-

*ut* ou *necessus* (substantif) ; cf. *potest*, *sat est*. D'autres explications ont été proposées (cf., entre autres, Wackernagel, Vorles., I 251), qui ne sont pas plus probantes. Pour les Latins, *necessus* est un adjectif, comme le montre la dénivation de *necessitās*, *necessitādō* (cf. *bonus*, *bonitās*, *fortis*, *fortitūdō*) ; mais, comme il était uniquement employé avec la valeur de neutre indéclinable, les autres emplois d'adjectif ont été réservés au dérivé : *necessārius* : nécessaire, inévitable (par opposition à *voluntārius*) ; substantif *necessārius*, *necessāria* : proche (mais non du même sang) ; diffère de *cōnsanguineus*, comme gr. *ἀδεκάτος* de *συγγένης*, puis « ami, amie intime » ; *necessāria*, *ōrum* n. pl. « le nécessaire » (= τὰ ἀδεκάτα) : *necessarium ait esse Opillus Aurelius in quo non sit cessandum ; aut sine quo uiuī non possit ; aut sine quo non bene uiuatur ; aut quod non possit prohiberi qui fat*. — *Necessārii sunt*, *in Gallus Aelius ait, qui aut cognati, aut affines sunt, in quos necessaria officia conseruant praeter ceteros*, F. 158, 19 sqq.

Comme on l'a vu plus haut, il existe de *necesse* deux substantifs dérivés : *necessitās* et *necessitādō*, que la langue a différenciés, réservant plutôt le sens de « nécessité » à *necessitās* et celui de « relations d'amitié ou de parenté » à *necessitādō* ; on trouve même à l'époque impériale *necessitādōes* avec le sens concret des « amis » (cf. le fr. « relations ») ; cf. Gell. 13, 3, 1, *plerique grammaticorum asseuerant necessitudinem et necessitatem mutare longe differreque, ideo quod necessitas sit uis quaepiam premens et cogens ; necessitudo autem dicatur ius quodam et vinculum religiosae coniunctionis, idque unum solitarium significet*. Enfin, dans les Didasc. Apost. et chez Fortunat apparaît un verbe *necessō*, *-ās* : rendre nécessaire.

Quelques formes romaines, en partie de caractère savant, remontent à *nēcessē*, *nēcessitās*, *nēcessāria* ; cf. M. L. 5870-5872.

*neclegō* (neg.) : v. *legō*.

*neeme* : ou non ; v. *ne*.

*nēcōnō* : particule composée de deux négations, employée d'abord pour donner plus de force à une affirmation. Les deux négations sont encore souvent séparées dans la langue de Cicéron ; à l'époque impériale, elles tendent à se souder, et le sens du composé ainsi formé s'affaiblit au point qu'il devient synonyme de *quoque*, *etiam*, e. g. Col. 8, 15, 6, *gratissima est et esca panicum et milium, nec non hordeum*. Cf. gr. *οὐδὲ οὐ*.

*nēcō* : v. *ne*.

*nēcō*, *-is*, *nēxūi* (quelquefois *nēxi*, les deux formes sont rares), *nēxum*, *nēctere* : enlacer ; d'où lier, attacher, nouer. Synonyme de *ligare*, cf. F. 160, 14 : *nēctere*, *ligare* ; P. F. 207, 21 : *obnēctere*, *obligare*. Ancien, classique. S'emploie au sens propre comme au sens figuré. Mais le sens propre ne se trouve guère qu'en poésie. La prose connaît le mot surtout dans son sens figuré et juridique. Quelques rares traces de *nēxa* demeurent dans les langues romanes, cf. M. L. 5902 ; mais partout *nēctere* a été supplanté par *ligare*, *nōdāre* et leurs dérivés. Les grammairiens attribuent aussi aux *antiqui* un doublet avec l's du désidératif *nēcō*, *-is*, ainsi Priscien, GLK II 469, 12, qui cite de Liv. Andr. (ap. W. Morel, Fragm., 22) *nēxēbant multa inter se flexu nodorum du-*

*bio* ; cf. Acc., Trag. 130 R<sup>3</sup>, où *nēximus* est attesté par le métre. Mais la forme *nēcō*, *-is* (qui serait à *nēctō* ce que *amplexor* est à *amplector*) également citée par Priscien paraît reposer sur une fausse lecture du vers de Virgile, Ae. 5, 279, où la véritable leçon est *nīxantē*.

De même, la forme de glossaire *nōxæ* : *colligata* (cf. Lowe, Prodr. 371) doit être corrigée en *nēxæ*, comme *obnōxæ* d'Accius, Trag. 257, en *obnōxæ*.

Dérivés et composés : *nēxus*, *-ūs* m. : enlacement ; lien, étrointe ; se dit spécialement en droit, à côté de *nēxum* (Lex XII Tab. 6, 1), pour désigner l'obligation per *aes* et *libram*, acte solennel de prêt, comprenant l'usage de la balance (*libra*) et l'échange de paroles sacramentelles qui lient (*nēctō*) le débiteur au créancier et qui sans doute se sont substituées à l'emploi d'un lien plus matériel ; cf. *vinculum iūris*, *obligatiō-solūtiō*. Celui qui était ainsi engagé s'appelait *nēxus*, cf. Varr., L. L. 7, 105 ; *nēcō* (tardif) ; *nēxīlis* (*-ītās*) et *nēxālis* ; *nēxībūs* ; *nēxūs* (tardif) ; *nēxābundē* (id.).

*adnēctō* (an-) : attacher à, M. L. 480 ; *annexus*, *-ūs* m. : annexion (Tac.) ; *annēctō* (bas latin) : liaison ; dans la langue de la grammaire, traduit ζεύγμα « mauvaise coupe des mots » ; *circumnēctō* ; *cōnectō* : attacher ensemble, συμπλέκω (cō- d'après *cōnueō*?), d'où *cōnēxum*, *-ī* et *cōnectō* traduisant en logique συμπλοκή et συνημμένων δέσμων ; *cōnēxiōs* (Gram.) ; *in*, *inter*, *prō*, *re*, *sub*-*nēctō*. Pour *obnōxius*, v. ce mot.

Pour la formation, cf. *plectō*, en face de gr. *πλέκω*, et *flectō*, *pectō*. En considération du présent skr. *nāhyati* « il l'attache », on est tenté de partir d'une racine *\*neg-h-*. Mais, à part *nēctō* et *nāhyati*, cette racine n'est appuyée par aucune forme. Or, en latin même, on a *nōdā* à côté de *nēctō* et, en sanskrit, *nādhā* « attaché » à côté de *nāhyati*. Ceci conduit à poser une racine *\*nedh-* ; et, en effet, l'irlandais a *nāidm* « lien », etc. Comme skr. *nāhyati* ne peut représenter phonétiquement un ancien *\*nādhā*, ce présent ne saurait s'expliquer que comme dénominatif d'un substantif *\*nah-* issu de *\*nadh-* ; or, la racine ne fournit guère que ce présent, ce qui indique une origine dénominative. Il ne devait pas y avoir de présent ancien ; car l'irlandais n'a qu'un présent dérivé *nāscim* « je lie » (bret. *naska*), sur lequel a été fait un parfait *nānēscim*. Un substantif skr. *\*nah-* n'est pas attesté ; mais on a *akṣā-nāh-*, *upā-nāh-* « sandale », *pari-nāh-* « ce qui enclôt » (pour lesquels les grammairiens enseignent les nominatifs *upānā*, *parinā*). Le vocalisme *ō* de *nōdūs* ne peut venir que d'un ancien thème radical athématique. Dès lors, un présent ancien n'ayant pas existé, *nēctō* serait une forme nouvelle créée d'après *plectō* et sur laquelle aurait été fait le perfectum. On peut se représenter, par exemple, qu'un ancien *\*nēssus* aurait été remplacé par *nēxus* d'après *plexus* et que *nēctō* aurait été fait sur *nēxus*. Tout ceci est hypothétique. Les formes germaniques sont difficiles à interpréter ; elles supposeraient un élargissement *-t* ou *-d* - précédé de sifflante, soit *\*ned-s-t* : v. isl. *nisti* « agrafe », *nista* « agrafeur » ; v. isl. *nesta* « fixer » et v. h. a. *nestilo* « lien » ; v. h. a. *nusta* « liaison » ; cette dernière forme a le même vocalisme que irl. *nāscim* ; cf. v. h. a. *nusca* « agrafe ». Cf. lat. *nassa* ?

*nēdūm* : négation renforcée, qui surenchérit généralement sur une négation précédemment exprimée « à

plus forte raison ne pas ; encore moins » ; cf. *uixdum, quidum, nōndum*. C'est là l'usage ancien (non dans Plaute, cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 102, qui emploie seulement *nē*, e. g. *Amp.* 330, qu'on retrouve dans Sall., *Cat.* 11, 8) ; cf. Tér., *Hau.* 454, *satrapa si siet | amator, numquam sufferre eius sumptus queat ; nedum tu possis*. Ce n'est pas une négation « subordonnée » ; mais, comme le mot exprime une impossibilité, il est souvent accompagné du subjonctif. *Nēdum* s'est ensuite employé sans négation précédemment exprimée, d'abord après des négations atténuées telles que *aegrē, uix*, cf. *T.-L.* 24, 4, 1, *puerum uixdum libertatem, nedum dominationem modice laturum* ; ou encore dans des phrases dont le sens, sinon la forme, était négatif, e. g. Cic., *Fam.* 7, 28, 1, *erau enim multo domicilium huius urbis aptius humanitati tuae quam tota Peloponnesus, nedum Patras* (entendez « le Péloponèse ne te convient pas, à plus forte raison, Patras »). Par là s'explique qu'à l'époque impériale *nēdum*, dont les éléments n'étaient plus séparés dans l'esprit du sujet parlant, ait perdu son caractère négatif pour devenir une particule de renforcement affirmative ; e. g. *T.-L.* 7, 40, 3, *Quintius quem armorum etiam pro patria satietas teneret, nedum aduersus patriam, où nēdum renchérit non plus sur *nōn*, mais sur *etiam*, et signifie « à plus forte raison ».*

nefās : v. *fās*.

**nefrendēs** : *— arietes dixerunt, quod dentibus frendere non possint. Alii dicunt nefrendes infantes esse nondum frendentes, i. e. frangentes. Liuius (Trag. 38) : « quem ego nefrendem alui, lacteum immulgens opem ». Sunt qui nefrendes testiculos dici putent, quos Lanuini appellant nebrundīnes, Graeci νεφρόν, Praenestini nefrones, P. F. 157, 9.*

La glose confond deux mots distincts : 1<sup>o</sup> un adjectif *nefrens* (*nefrendis*) qui signifie « sans dents, qui ne peut mordre encore », cf. Varr., *R. R.* 2, 4, 17, *porci... amiso nomine lactantes dicuntur nefrendes, ab eo quod nondum fabam frendere possunt, i. e. frangere* ; et Gloss. *Scal.* V 605, 16, *nefrenditum, annuale tributum quod certe tempore rustici dominis uel discipuli doctoribus afferre solent, dumtaxat sit carneum, ut porcellus* ; 2<sup>o</sup> un substantif désignant, dans certains parlers latins, « les reins », cf. *Fest.* 342, 35, *rienes quos nunc uocamus, antiqui nefrundines appellabant, quia Graeci νεφρόν eos uocant, dont l'ī dénonce le caractère non romain. C'est de la confusion de *nefrēnēs* et de *nefrendēs* que résulte la glose de Fulgence, *Expos. Serm. Antiq.*, p. 559, 32, *cooperant efferre porcum castratum quem nefrendem uocabant, i. e. quasi sine renibus*.*

Au sens de « reins », cf. gr. νεφρός « rein » et v. h. a. *nīro*, v. isl. *nýra* (même sens). Ce mot indo-européen n'a qu'une petite extension ; lat. *rēnēs* n'a pas d'éty- mologie. La formation de *nebrundīnes* (*nefrun-*) rappelle celle de (*h*)*arundō* ; *nefrundīnes* en face de gr. νεφρόπος a le même élargissement que *cōlēō* en face de *cōlēus*.

**nefrēnēs** : v. *nefrendēs*.

**neglegō** : v. *legō* et *nec-*, *neg-*.

**negō**, *-ās*, *-āul*, *-ātum*, *-āre* (avec un participe *negibundus* de forme analogique (d'après *queribundus*?) dans P. F. 162, 11, *negibundum antiqui pro negante dixerunt*) : 1<sup>o</sup> dire non, nier ; opposé à *aiō* ; par suite : refu-

ser, se refuser ; 2<sup>o</sup> nier l'existence de, ne pas reconnaître. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5876.

Dérivés et composés : *negatiō* (Cic.), *-tor* (Tert., par opposition à *confessor, martyr*), *-trīz*, *-tōrius* ; *negatiūs* (tardif) ; *negantia* f. (Cic., *Top.* 14, 57) ; *negātus*, *-tus* (tardif).

*negantinummius*, « qui refuse de payer », Apul., *Met.* 10, 21, 2, en antithèse avec *poscīnummius*, *negumō*, *-ās* ; dans P. F. 162, 5, *negumate in carnē Cn. Marci uatis significat negate*. Fait d'après *autuōm* ; *negiō*, *-ās* (fréquentatif familier, Plt.). *abnegō* (non attesté avant Vg.) : refuser, nier, dénier ; usité surtout dans la langue de l'Église pour traduire ἀπνεῖσθαι, ἀπαρνεῖσθαι « refuser de reconnaître, renoncer à » ; *abnegatiō* (bas latin) : 1<sup>o</sup> dénégation ; 2<sup>o</sup> terme de grammaire traduisant ἀπόφασις « négation » ; *abnegatiūs*.

*dēnegō* : nier (sens rare) ; refuser ; dénier, M. L. 2554 ; *pernegō* : nier ou refuser jusqu'au bout ; *subnegō* (très rare : un exemple de Cic., *Fam.* 7, 19 init.) ; conservé en portugais, M. L. 8385) ; cf. aussi \**renegō* : renier, M. L. 7207, fait comme *renōu* ; *innegatiūs* = ἀπεξάρητος (langue ecclésiastique).

Dérivé d'une forme *neg* de la négation *nec*. Cf. ce mot sous *ne*. On a de même *negōtium* et *neglegō*.

**negōtium**, -i n. : *quod non sit otium*, P. F. 185, 5. Substantif tiré de phrases telles que *mīhi neg* (ou *nec?*) *otium* [est] ; cf. Plt., *Poe.* 858, *fecero | quamquam haud otiumst* : occupation, affaire ; par suite « difficulté, embarras », et aussi dans la langue parlée, comme le gr. πρᾶγμα « chose, affaire », cf. Plt., *Mo.* 458, *quid est negoti?*, qui reprend en le renforçant un *quid est* précédent (cf. *facinus, rēs, causa*). S'emploie aussi par euphémisme pour désigner des choses ou des actes qu'on ne veut pas expressément nommer. Quelquefois, comme πρᾶγμα, s'applique à une personne (Cic., ad *Quint. fr.* 2, 11, 4). Ancien, usuel. M. L. 5881. Britt. *neges* (emprunt récent).

Dérivés : *negōtior*, *-āris* : faire des affaires, du commerce, trafiquer ; *negōtiātor*, M. L. 5880, *-trīz*, *-tōrius* ; *-tiūē* adv. = ἐμπορῶς (Novell. Iustin.) ; *negōtiāns* m. : négociant ; *negōtiālis* (opposé à *iuridicālis*, Cic., de *inu.* 1, 11, 14 ; = πραγματικός, *Quint.* 3, 6, 58, rare et technique) ; *negōtiōsus* : qui a ou qui donne de l'occupation (= gr. ἀπολογος) ; *negōtiōtās* = πολυπραγμοσύνη, *Gell.* 11, 16, 3 ; *negōtiōlum*, V. en dernier lieu Benveniste. Sur l'histoire du mot lat. *negōtium* (Ann. d. Sc. Norm. Super. di Pisa, XX, I-II, p. 1-7), qui y voit une traduction du gr. δοκόλα. Cf. m. h. a. *unmuoze* « manque de temps, occupation, V. *nec*.

**negumō** : v. *negō*.

**nēmō**, *-inis* (δ dans Hor., *S.* 1, 1, 1 ; δ dans Mart., 40 ; *Juv.* 2, 83 ; 7, 17 ; pas de pluriel ; le génitif et l'ablatif sont évités par la langue classique, qui leur substitue les cas correspondants de *nūllus* ; par contre, le datif est rare, mais classique, v. *Neue-Wagener, Formenl.*, 3<sup>o</sup> éd., I 745, II 524 sqq. ; sur les raisons de cette répartition, v. Wackernagel, *Vorles.*, II 270 sqq. Certaines formes sont bannies de la poésie dactylique : pas un homme, personne. L'étymologie \**ne-hēmō* était

connue des anciens, cf. Fest. 158, 14, *nēmo compositum uidetur ex « ne » et « homo » ; quod confirmatur magis quia in persona semper ponitur, nec pluraliter formari solet, quia intellegitur pro nullo. Cum homō, est encore, à l'époque archaïque, employé en parlant de femmes, Plt., *Cas.* 182, *uicinam neminem amo merito magis quam te*. Mais le rapport avec *homō* s'est effacé au point que *nēmō* est souvent renforcé par *homō* dans la langue familiale (cf. le type *au jour d'aujourd'hui*) : Plt., *Pe.* 211, *nēmo homo umquam arbitrastur*. Peut-être également accompagné d'un indéfini : *nēmō quisquam, nēmō ūnus*. Ancien, usuel ; mais tend à être remplacé par *nūllus*, parce qu'il n'était plus analysable en latin. Rare dans les langues romanes (roumain, dialectes italiens). M. L. 5886 ; remplacé par \**necūnus*, \**ne ips-ūnus*.*

V. *ne* et *homō*.

**nēmpe** : particule affirmative « certainement, sans doute, assurément ». Se place toujours en tête de la phrase, pour accompagner une affirmation, ou une interrogation dont la réponse est sûre. Comme *scilicet*, peut avoir une valeur ironique. Un doublet *nemut* est dans P. F. 159, 3, *nemut, nisi etiam, uel nempe*. Fréquent dans la langue parlée (Plt., comiques), où *nempe* et souvent réduit à *nemp*. Attesté à toutes les époques. Non roman. Cf. *enim* (v. ce mot).

Pour le -*pe* final de *nem-pe*, *quip-pe*, cf. peut-être *lit. kaī-p*. Le *p* de *osq. i-p* « ibi » est ambigu ; s'il repose sur *k<sup>o</sup>*, on pourra songer à une origine dialectale. V. Meillet, *MSL* 20, 91.

**nēmūs**, *-oris* n. : bois (sacré) ; en particulier « bois sacré de la Diane d'Aricie » ; de là *Nemorānis, rēx Nemorānis*. Attesté depuis Ennius. Terme surtout poétique et affectif ; cf. P. F. 159, 2, *nemora significant silas amoena*. Déjà rapproché de gr. νέμην par Varr., L. L. 5, 36, *haec etiam Graeci νέμην, nostri nemora* ; cf. Fest. 158, 2 sqq.

Dérivés et composés (tous poétiques ou de la prose impériale) : *nemorālis* ; *nemorōsus* (-a *Zacynthos*, Vg., 3, 270, traduisant l'homérique ώχεσσα Ζάκυνθος, *I. 9, 24*) ; *nemoreus* (*Ennod.*) ; *Nemestrinus deus* (*Arn.*) ; *nemorūlitrīz* ; *nemoriugās*.

Le caractère religieux du mot a un parallèle en celtique : irl. *nemed* « sanctuaire » et gaul. νέμητος (peut-être emprunté par le germanique : v. *fris. nīmidas* « sanctuaire du milieu ») ; le sens initial doit être « clairière où se célébre un culte ». En grec, la forme correspondante, νέμος, n'a dans les textes que le sens de « bois » ; car la seconde partie de la glose d'Hésychius : νέμος οὐδενός τόπος καὶ νομῆται ξών, καὶ τὸ γυναικεῖον αἴδον (cf. κῆπος : *hortus muliebris*), καὶ νέπος καὶ τοῦ δρθαλμοῦ κοιλον doit être altérée. On ne saurait déterminer s'il y a un rapport avec le sens, aussi religieux, de skr. नामाः (thème en -es- comme *nemus* et νέμος), de skr. नामति, av. *nēmaiti* « il se plie, il s'incline ». Cf. Benveniste, *BSL* 32, 79 sqq.

**nēmūt** : v. *nempe*.

**nēmīa** (*nae-*) ; **-ae** f. : *est carmen quod in funere laudī gratia cantatur ad tibiam*, P. F. 157, 5 ; chant funèbre, threné et mélodie ; incantation ; chanson en-

fantine, et au pluriel « bagatelles, futilités » (cf. notre « chansons ! »). Mot rare, de couleur populaire. Au premier sens se rattache sans doute le nom propre *Nēnia*, déesse des lamentations funèbres, conservé dans P. F. 157, 5 : *Neniae deae sacellum extra portam Viminalem fuerat dedicatum*. Employé plaisamment par Plaute au sens de « fin » dans l'expression *facere naeniam = f. finem*. L'expression *soricina nenia* dans Plt., *Ba.* 889, est obscure.

Dérivés attestés dans les gloses : *nēnior* « uāna lo- quor » ; *nēnīosus* (*ni*).

Peut-être forme à redoublément ; en tout cas, mot expressif. Un emprunt n'est pas exclu. Cicéron le dérive de νύῳ (Leg. 2, 24, 62), non attesté ; mais le grec a νύῳτων « sorte de chant phrygien ». IV. en dernier lieu l'article de John L. Heller : *Nenia : νετύνων* ?, dans *Trans. of Amer. Philol. A.* 1943, p. 215-268.

**nēd**, *nēs*, *nēul*, *nētūm*, *nērē* : filer ; par extension, « tisser, entrelacer ». Attesté depuis Plaute (*Mer.* 519). N'a pas survécu dans les langues romanes, sans doute en raison de son caractère monosyllabique ; a été remplacé par le dénominal de *filum*, *filare*.

Dérivés et composés : *nēmen*, *-inis* n. : fil, trame (très rare ; un exemple dans une inscription et sans doute fait d'après *stāmen* ; Tertullien, Marcien, le Di- geste emploient la forme grecque νῆμα ou sa transcription ; conservée en espagnol, cf. M. L. 5884) ; *nētūs*, *-ūs* m. (*Mart. Cap.*) ; *pernē* : tisser jusqu'au bout (poétique ; Mart., *Sid.*) ; *renē* (id.).

Cf. irl. *snī-* « filer », etc. (v. les formes chez H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 663) ; gall. *nydu* « filer », gr. νέννετο (participe accusatif, Hes.), νῆν (pour \**snī-* initial, cf. hom. ἐννύρως) et νῆνω, lette *snājū*, *snāt* « tordre de façon lâche, filer » ; skr. *snāyati* (il vêt) n'est pas attesté dans les textes. En germanique, le sens est différent : v. h. a. *nāan* « coudre », got. *nepla* « aiguille ». Les formes nominales sont nombreuses et claires : irl. *snāth* « fil », v. h. a. *snāu* « cordon » et *snorjo* « corbeille », skr. *snāy* et *snāyuh* « lien, tendon ». Le latin a remplacé ce groupe nominal par *filum* (v. ce mot), ce qui a finalement entraîné la disparition de *nē*.

A côté de \**snē-/\*snō-*, il existe des formes de type \**snēu*, \**senū-*, dans skr. *snāva* « lien, tendon, cordon », av. *snāvar* (même sens), tokh. B *snāura* « nerfs », gr. νέπος « fibre, corde, nerf », νεύρα « corde d'arc », v. h. a. *senava* « tendon » et v. isl. *snūa* « tordre, tortiller », v. sl. *snūj*, *snovati* « ourdir », lette *snaujis* « lacet, lacs », — *vn. neruus*.

**nēpa**, *-ae* f. (*nēpās*, *-ae*, Col.) m. : scorpion, animal et constellation. Mot africain d'après Festus, cf. P. F. 163, 12.

**nēpēta**, *-ae* f. : cataire, herbe aux chats (Gels., Plin.) ; synonyme de *menta montāna*, καλαμίνθη δρενήν (Ps.-Diosc., *Vind.* 3, 35, p. 47, 17). Il est à noter qu'une ville d'Étrurie porte exactement le même nom. M. L. 5889. Germanique : ags. *nepte*, *nefete*.

**nēpōs**, *-ōtīs* m. (commun à l'époque archaïque ; cf. *Nēnīus*, A. 55, *Illa dia nēpos*, sans doute d'après *sacerdōtēs* ; *nēpīs*, *-īs* f. (doublets vulgaires et tardifs *lepos*, *leptīs*) : petit-fils, petite-fille » ; et « *neuve*, *nièce*

(surtout au pluriel : *magnanimos Remi nepotes*, Cat. 58, 5) ; en arboriculture, le « rejeton » (Col.). A aussi le sens préjuratif de « dissipateur d'héritage, prodigue, débauché » (cf. Cic., Cat. 2, 4, 7) ; d'où sont issus, à l'époque impériale, *nepōtōr*, *-āris* « faire le prodigue » ; *nepōtālis*, *nepōtātis*, *-ās*, *-tiō* ; *nepōtālis* (?) ; M. Niedermann compare notre « fils à papa ». Toutefois, ce glissement de sens, admis par les anciens (P. F. 163, 6), repose peut-être sur une étymologie populaire. Peut-être y a-t-il eu deux mots différents à l'origine : le texte de Festus, malheureusement lacunaire, semble indiquer la provenance étrusque de *nepōs* « débauché » ; cf. F. 162, 18 sqq.

Diminutifs : *nepōtulus* (Plt.), *-a*; *nepōtellus*; *nepōtilla*; *nepūtula*; *nepūtilla*. Conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 5890, *nepēs*; 5893 a, *nepēs* (rare, remplacé comme *nurus*, *socrus* par des formations féminines en -e : *nepēta*, *nepōta*; *nepētia*, *nepōtīcia*, CIL V 4616, cf. M. L. 5891-5893). Composés : *abnepōs*, *abnepōtis* « arrière-petit-fils, petite-fille »; *pronepōs* (d'après *prauos*, comme, inversement, *ab-auos* d'après *ab-ne- pos*?) ; *pronepētis*; *trinepōs* comme *tritauos*.

Terme indo-européen désignant la parenté indirecte : descendant autre que le fils, donc petit-fils ou neveu (ou même descendant d'une sœur) ; skr. *nāpāt* (acc. *nāpātam*), v. pers. *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātōm*), gāth. *nāfšū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpāth*, av. *nāpti*; v. lit. *nepōtis*, *nepōtis* avec un féminin *nepētē*. — En germanique occidental, v. angl. *nēfa* et v. h. a. *nēvo* « neveu » et v. h. a. *nīst*, *nīstila* « nièce ». L'irlandais *a nīa* (gén. *nīath*) « fils de la sœur » et *nēchī* (cf. gall. *nīth*) est glissé par lat. *neptis*. — Il y a un dérivé en \*-yo- dans gr. *ἀνέψος* « fils de la sœur » et v. sl. *netiј* « neveu » (s. *netiјāk* « fils de la sœur »), av. *nāptya* « descendant », *nāvā-nāptya* « neuvième génération », alb. *m̄bese* « nièce » (peut-être emprunté à un lat. \**nēpōtia*). — Lat. *pronepōs* est à rapprocher de skr. *prā-nāptar-* « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques *nēfts* « *nepōs* », *prūnts* « *pronepōs* ».

**Neptūnus**, -i m. : Neptune; dieu marin. Usité de tout temps ; conservé partiellement dans les langues romanes, avec un sens dérivé (fr. *lutin*) ; M. L. 5894. De là : *neptūnius*, *-a*, *-um*; *neptūnia* f. : nom d'une plante « mentha pulegium » (Ps.-Apul., *Herb.* 57) ; *Neptūncola* (Sil.) ; *Neptūnālis*, *-lia*, *-icia*.

Le rapport avec av. *nāpta* « humide » est vague. Bien que la dérivation du *Neptūnus* ne s'explique pas par là, on ne peut s'empêcher de penser à l'importante figure religieuse indo-iranienne de véd. *apām nāpāt*, av. *apām nāpā* « descendant des eaux »; cf. *fortūna* à côté de *fortūtūs*, en face de *fors*; le mot relèverait du vocabulaire religieux commun à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. D'autre part, *Neptūnus* serait formé comme *tribūnus* et *dominus* s'il avait existé un \**nēptū-* « substance humide ». Emprunt étrusque *Neōuns*? V. en dernier lieu Brandenstein, *Frühgesch. u. Sprachwissens.*, 1948, p. 151.

**nēpus** (ū?) : *non purus*, P. F. 163, 15. Si la glose est exacte, *nēpus* pourrait être un ancien terme de rituel, issu de \**ne* + *pūt-s*, cf. skr. *pūtak*, d'une racine \**pēw-*/*pū-*, qu'on a dans *pūrus*. Le second terme du composé n'aurait pas de voyelle thématique, ce qui

représente l'état ancien ; cf. *compos* en face de *pōtis* V. *ne*.

\***nēquālia** (ē?) : *dētrīmenta*, F. 160, 2. Sans autre exemple. V. *nez*. Sans rapport avec *nēquam*.

**nēquam** : mot invariable composé de la négation *ne* et de la particule indéfinie *quam*, cf. *per-quām*, *qua* *quam*, l'indéfini pouvant s'employer ainsi avec négation, cf. *neuter*, etc., *nēquāquam*, *nēquāquam*. S'est employé d'abord comme adverb avec *esse*, comme *benē esse*, avec le sens de *nīhili esse* « ne rien valoir » cf. Plt., As. 178, *quasi piscis iūidemst amator lenas quām nisi recens*. Est devenu une épithète opposée *frūgi bona* : Plt., Ps. 468, *cupis me esse nequam*; *īam ero frugi bona*; mais l'emploi adverbial a subsisté chez Plaute dans des locutions comme *nēquam facere*, Pl. Poe. 159, *nēquam habēre*, Tru. 161, expressions dans lesquelles Cicéron substitue à *nēquam* son dérivé *na- quīter*, cf. Tu. 3, 17, 36, *tūpīter et nequīter facere*. Comme *frūgi*, *nēquam* a été muni d'un comparatif et d'un superlatif *nēquior*, *nēquissimus*. Il en a été dérivé un adverbe *nēquīter* et un substantif *nēquītī (-ties)*.

Sur *nēquior*, *nēquissimus*, la langue populaire a rebâti un positif *nēquīs* attesté dans les gloses (cf. aussi *nēpātam*), v. pers. *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātōm*), gāth. *nāfšū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpāth*, av. *nāpti*; v. lit. *nepōtis*, *nepōtis* avec un féminin *nepētē*. — En germanique occidental, v. angl. *nēfa* et v. h. a. *nēvo* « neveu » et v. h. a. *nīst*, *nīstila* « nièce ». Sur *nēquīs*, *nēquissimus*, la langue populaire a rebâti un positif *nēquīs* attesté dans les gloses (cf. aussi *nēpātam*), v. pers. *nāpā*, av. *nāpā* (acc. *nāpātōm*), gāth. *nāfšū* (au locatif pluriel) avec un féminin skr. *nāpāth*, av. *nāpti*; v. lit. *nepōtis*, *nepōtis* avec un féminin *nepētē*. — En germanique occidental, v. angl. *nēfa* et v. h. a. *nēvo* « neveu » et v. h. a. *nīst*, *nīstila* « nièce ». L'irlandais *a nīa* (gén. *nīath*) « fils de la sœur » et *nēchī* (cf. gall. *nīth*) est glissé par lat. *neptis*. — Il y a un dérivé en \*-yo- dans gr. *ἀνέψος* « fils de la sœur » et v. sl. *netiј* « neveu » (s. *netiјāk* « fils de la sœur »), av. *nāptya* « descendant », *nāvā-nāptya* « neuvième génération », alb. *m̄bese* « nièce » (peut-être emprunté à un lat. \**nēpōtia*). — Lat. *pronepōs* est à rapprocher de skr. *prā-nāptar-* « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques *nēfts* « *nepōs* », *prūnts* « *pronepōs* ».

**neque** : v. *ne*.

**nequeō** : v. *queō*.

**nēquāquam** : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. *οὐδέποτες*), à valeur affective, assez rare, mais attestée à toutes les époques.

**nēquīquam** : adverb avec le sens de *frustrā* « vain », composé de *nē* et de l'ancien ablatif en -i du neutre de *quisquam*. N'a pas proprement de valeur négative ; mais un souvenir de son origine persiste dans le fait qu'il n'est jamais employé avec une négation. Rare dans la bonne prose (deux exemples de César contre dix de *frustrā*), évité également par les juristes. Comme *nēquāquam*, a disparu assez tôt de la prose impériale et n'a pas subsisté dans les langues romanes.

**Nērō**, -ōnis m. ; *Nēriō*, -ōnis f. : mots sabins, conservés à Rome en tant que noms propres, le premier comme cognomen dans la *gens Claudia*, le second comme nom d'une vieille divinité guerrière, qui était la femme de Mars ; cf. Plt., Tru. 515; Gell. 13, 23. *Nērō* est le synonyme de *fortis* (cf. Suét., Tib. 1, 2 et CGL II 133, 43, *Nero* : *ἀνδρεῖος*; IV 124, 22; V 468, 2, *neriosus*; *resistens*, *fortis*); *nēriō*, de *fortitudo*. Lydus, Mens. 4, 11, cite, en outre, une forme *vep̄sōn*, féminin d'un adjectif avec le sens de *ἀνδρός*. La flexion alternante *Nēriō*-*ēnis* (cf. *Aniō*, *-ēnis*) a été altérée de diverses façons pour en faire disparaître le caractère anomal. *Nērō* est une formation en -ō(n) du type *capitō*, etc., indiquant une qualité portée à un haut degré.

Dérivés : *Nēriōnius* (-neus), *-nānus*, *-nēnsis*.

L'indo-européen avait, pour désigner l'homme malé, le guerrier, deux mots, l'un qui le désignait purement et simplement, \**wēro-* (v. lat. *uir*), l'autre qui le dé-

signait en évoquant sa qualité, \**ner-*. Le latin de Rome a gardé que *uir*, d'où il a tiré *uīrūs*, alors que le céltique a irl. *ner*, gall. *nerth* « force », suivant la valeur ancienne de \**ner-*, cf. gr. *ὑπέρην*; skr. *sūndrāh* signifie « généreux » et *sūndrātā* « générosité ». *Nēriō* conserve le souvenir de cette valeur indo-européenne. Le mot \**ner-* survécu en osco-ombrien : osq. *nīr* « uir, princeps » (avec génitif pluriel *nerum*), ombr. *nerf* (accusatif pluriel « principes, optimatés », à côté de *uīrōs* ; la différence de sens entre ombr. *nerf* « principes » et *uīrōs* illustre la valeur ancienne des deux mots ; le représentant de *ner-* a disparu en latin parce qu'il ne servait qu'à exprimer une qualité, ce que souligne l'emploi de la dérivation dans *Nērō* et *Nēriō*. Le mot \**ner-* est bien conservé dans véd. *nar-* (souvent appliqués aux deux) : accusatif *nāram*, instrumental pluriel *nībhīh*; etc. av. *nar-* (souvent opposé à « femme ») ; et, avec *prothēs* nouvellement développée, dans gr. *ἀνήρ*, *ἀνδ-* et arm. *ayr*, *ain* (de \**anre/o/s*). L'osco-ombrien \**nērto-* « sinistre » est généralement rattaché au gr. *ἀνέψος* « inférieur », mais peut s'expliquer, comme un euphémisme, par la racine \**ner-* et désigner « la main forte » ; cf. *ἀντερό*.]

**nerūs**, -i m. : 1<sup>o</sup> tendon, ligament, nerf ; au pluriel *nerūi* « muscles, nerfs » : *nerūi quos τένοντας Graeci appellant*, Cels. 8, 1; et aussi « membrum uirile », d'où « force, virilité »; 2<sup>o</sup> tout objet fait de tendons : corde d'arc, d'instrument de musique ; instrument de supplice servant à entraver les criminels (d'abord fait de cordes, puis de chaînes de fer) : *nerūum appellamus etiam feruum uinculum quo pedes uel etiam cervicei impedituntur*, P. F. 161, 12. Tous ces sens se retrouvent dans gr. *νεῦρον* et ont pu lui être empruntés, au moins partiellement. Ancien [Loi des XII Tab.], usuel. M. L. 5898.

Dérivés et composés : *nerūia*, -ōrum n. (sur l'origine, v. Niedermann, N. Jahrb. f. kl. Alt. 29, 235) et *nerūiae* f. : cordes d'un instrument de musique ; nerfs = gr. *νεῦρον* et *νεῦρα* (Sept.) ; cf. M. L. 5897, *nerūrium*. Les formes romaines se partagent entre *nerūs* et *nerūius*, v. B. W. *nerf*; *nerūlus*, -i m.; *nerūlis* (n. *herba*, Scrib. Larg., « plantain »), cf. τὸ *νεῦρον*, τὸ *νεῦροντες*, Diosc. 4, 16; *nerūicus* (Vitr.); *nerūceus* (Vulg.); *nerūinis* (Vég.); *nerūosus* (seul classique et usité) : tendineux, plein de nerfs ; et vigoureux, musclé ; d'où *nerūos*; *nerūositas*; *nerūosus* (Gloss.), contamination de *nerūicus* et *nerūos*; *nerūerūs* (-ius) et *nerūerūs*, -ās avec ses dérivés ; *nerūerūs* (= *ἀνερός*); *subnerūs* (tardif) : couper les jarrets, trad. de *νευροκοπεῖν*. Cf. aussi sans doute *Nērūa*, prénom de type populaire (= gr. *νεῦρον*) ; *Nērūaria* (fabula), titre d'une comédie perdue de Plaute. Le sens et l'aspect général du mot indiquent un rapprochement avec gr. *νεῦρον*, *νεῦρα* et avec av. *snāvārā* (v. sous *ne*) ; le sens explique que le genre « animé » ait été admis. La forme gr. *νεῦρο-* est ce que l'on attend ; mais, si un *w* consonne a été rétabli par quelque analogie, en partie parce que le radical est *snē-*, avec *ē*, il y a avoir un \**snērō-* qui, dans la langue populaire, aura été inversé en \**nerwō-*; cf. *alius* en face de *αὐλός*, *parus* en face de *paucus* et celt. \**tarwo-* en face de *taurus*. Ces inversions semblent être le fait du vocabulaire « populaire ».

Dérivés et composés : *nēcō*, -ās, *nēcūi*, *nēcātūm* (et *nēcūi*, sans doute d'après *nectus*, cf. *ēnēctus*, formé directement sur la racine \**nek-*; *ēnēciūm*, Gloss.) : tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panroman ; le verbe s'y est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869; B. W. s. u.; sens vers lequel acheminent des emplois comme *ore necātūras accipiemus aquas*, Ov., Tr. I 2, 36; *salsi imbrē necātūra frumenta*, Plin. 31, 52; *aqua flammās necātū*, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, *deducti ad torrentem necātū sunt*. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardifs : *nēcātū*,

**nespula** : v. *mespilum*.

**nēue**, **neu** : négation composée « et ne pas ». Généralement employée après un *ut* ou un *nē* précédent, dans des propositions prohibitives au subjonctif ou à l'imperatif. De *nē* + *ue*; cf. *stūe*, *seu*. On trouve aussi dans l'ancienne langue *nīue*, de même que l'osque et l'ombrien ont *nei-p* « nēue ».

**neuter**, -tra, -trum : aucun des deux, ni l'un ni l'autre ; οὐδέτερος. Dans la langue de la grammaire, « neutre », *neutra nōmina*, traduction du gr. οὐδέτερα ; de là, à l'époque impériale, *neutrālis*, *neutrāliter*, termes savants passés en celtique : irl. *neutur*, britt. *neodr*. Ancien, usuel ; mais manque dans les auteurs vulgaires de basse époque, qui lui substituent *nūllus*. Non roman. De *ne* + *uter* ; encore trisyllabique dans Plaute. Un doublet *neucter* est également attesté ; cf. *neque ūnus*, dans M. L. 5896.

Composé : *neutrūbi* (rare) : ni dans un endroit, ni dans l'autre. Pour l'union de *ne* avec un indéfini, cf. *nequis*, *neutiquam*.

L'e subsiste dans *neuter*, *neutiquam*, à la différence de *nūllus*, etc., parce que, devant l'u de *uter*, *uti*, il a dû persister pendant un temps une trace du *qu-* de *quis* etc. ; v. sous *uter*, *ut*, etc. L'h de *hemō* n'a pas eu la même action dans *nēmō*. L'indéfini peut s'employer avec négation, comme on a en slave *ni-kūto* « personne », *ni-čī* « rien », etc.

**ne-utiquam** : nullement (cf. *nēquāquam*). Surtout archaïque. N'est plus attesté après Tite-Live. — V. *neuter*.

**nēx**, *nēcis* f. : mort (donnée, violente, cf. Cic., Mil. 4, 10), meurtre ; par opposition à *mors*; le sens de « mort naturelle » n'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot racine désignant une activité (par opposition à *mors*, qui désigne plutôt un état) ; de là le genre animé et féminin (comme *lux*, *prez*, etc.). D'après Festus, *nēx* désignerait spécialement la mort donnée sans blessure (pour différencier le mot de *caedēs*) : *nēci datus proprie dicitur qui sine uolnre interfectus est*, ut *ueneno aut fame*, F. 158, 17; *occisum a necato distinguī qui dam, quod alterum a caedendo atque iictu fieri dicunt*, alterum sine iictu, F. 190, 5. Cette restriction de sens n'apparaît pas dans les textes ; cf., par exemple, Enn. ap. Cic., de Or. 3, 58, 218, *mater terribilem minatur uitæ cruciatum et necem*, etc. Mais on rapprochera le sens roman « noyer » de *nēcāre*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 5901.

Dérivés et composés : *nēcō*, -ās, *nēcūi*, *nēcātūm* (et *nēcūi*, sans doute d'après *nectus*, cf. *ēnēctus*, formé directement sur la racine \**nek-*; *ēnēciūm*, Gloss.) : tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panroman ; le verbe s'y est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869; B. W. s. u.; sens vers lequel acheminent des emplois comme *ore necātūras accipiemus aquas*, Ov., Tr. I 2, 36; *salsi imbrē necātūra frumenta*, Plin. 31, 52; *aqua flammās necātū*, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, *deducti ad torrentem necātū sunt*. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardifs : *nēcātū*,

-trix. Sur *necātiō* et *ēnecō* *tiō*, v. Isid., Or. 5, 26, 17. *ēnecō* (-nicō) : M. L. 2873 [sur *ēnecō* « noyer », v. Thes. V 2, 563, 12 sqq.]; *internecō* : tuer jusqu'au dernier (conservé dans les dialectes italiens, M. L. 4493) : *internecatō hostibus* (Plt.); pour le préfixe, cf. *internēō*, *internificō*; *internecida* (Isid.); de là *internecō* f. (-ciūm n.) : massacre; puis, avec idée de réciprocité développée par *inter*, « massacre mutuel »; *internecīes* (-ne-) ; *internecīus*; *pernecō* (St Aug.); *pernecīes*, -ei f. : meurtre, massacre, et simplement « perte, ruine ». De *pernecīes* : *perniciōs* (classique); *perniciōs*, *perniciōbilis* (rares et non classiques, cf. *extiōbilis*).

*dēnicālis*, adjectif usité seulement au pluriel *dēnicāles* f. (scil. *fēiae*) ou *dēnicālia* : Cic., Leg. 2, 55, ... *denicāles, quae a nece appellatae sunt, quia residentur mortuis*, et P. F. 61, 23, *denicāles fēiae colebantur, cum hominīs mortui causa famīlia purgabatur*. *Græci enim* *ēvōy mortuum dicunt*. Formation obscure : dérivé de *dē nece?* Cf. *parentālis, lustrālis*.

*noceō*, -ēs, -ui, -itum, -ēre (une forme en -s, *noxit* chez les archaïques, cf. Lex XII Tab. 12 2 a; *ne bona noxit*, Lucil.) : causatif en -eye/o- avec vocalisme o de la racine \*nek- dont les sens étaient d'abord « causer la mort de, préparer la mort à » (de là la construction avec le datif), cf. encore Cic., Caec. 21, 60, *arma alia ad tegendum, alia ad nocendum*; Luc. 8, 305, *uolnera parua nocent* (« causent la mort »), et s'est affaibli au point de ne plus être dans la langue courante que « nuire [a] », le sens de « tuer » ayant été réservé entre autres au dénominal de *nex*, *necāre*. Ancien, usuel et classique dans ce sens. Panroman, sauf roumain. M. L. 5938 et B. W. s. u. de *noēns* « qui nuit à, coupable »; *innocēns* « incapable de nuire, innocent » et *noēntia* (Tert.), reformé sans doute sur *innocēntia*, qui est classique; *noēus, innocēus*, qui se substitue dans la poésie dactylique à l'amétriique *innocēns* et pénétre dans la prose impériale. M. L. 444; celtique : *irl. ennac; noētius* (depuis Phèdre).

Tardifs : *nocibilis, -biliās; noēmentum* = βλάση; *renoceō* = ἀνταθίκω (Didasc. Apost.).

*noxa*! : faute, dommage causé; cf. la formule du fétil dans T.-L. 9, 10, 9, *ob eam rem noxam nocuerunt*; et Dig. 50, 16, 238, § 3, *noxæ appellatione omne delictum continetur*. Puis, à l'époque impériale, le sens de « faute » ayant été réservé à *nozia*, *noxa* a désigné le « coupable », et aussi le « châtiment » : cf. Just., Inst. 4, 8, 1, *noxa est corpus quod nocuit, i. e. seruus; noxia ipsum maleficium, ueluti furtum, damnum, rapina, iniuria*, et Fest. 180, 25, *noxia, ut Ser. Sulpicius Rufus ait, damnum significat in XII. Apud poetas autem et oratores ponitur pro culpa; at noxa peccatum, aut pro peccato poenam*.

De *noxa* dérivent *noxius* (pour la formation, cf. *anxius*) « qui fait le mal, coupable », d'où *noxia* f. (scil. *causa*), qui s'est confondu avec *nozia*; *nozia* avec le sens de « dommage » est déjà dans la loi des XII Tables, 12, 2 a : *si seruos furtum facit noxiām noxit*, cf. Fest. 180, 25; Pline et Térence emploient *nozia*, non *noxa*; *noxālis*, -e (terme de droit : *n. actiō*); *noxiōdō* (Acc.). De *noxius* : *noxiālis* (Prud.), *noxiētās* (Tert.); *noxiōsus*;

*inoxiōsus* (cf. aussi *inoξ*, Isid., Or. 10, 125, et *Innox* refait sur *noxa*) : qui ne fait pas de mal, innocent; qui n'éprouve pas de mal; *inoxiōsus* à « à l'épreuve, à l'abri de », cf. Sall., Ca. 39, 2 et 40. Joint par Plaute à *inoxiōsus*, Cap. 665.

Pour *obnoxius*, v. ce mot.

Le nom radical *nex* n'a pas de correspondant sur hon du latin; gr. *vēkes* *vēxpol* (Hés.) est surprenant; *vēxpol* « engourdissement léthargique » est dérivé de *\*nek-* ainsi que *vēkōs* « monceau de cadavres » et *vēkōs* « mort » (adjectif). *Per-nicēs, inter-nicēs* sont des dérivés de thèmes radicaux comme *prō-gen-ies, spec-ies*, etc. Le gr. *vēkōs* « mort, cadavre » a un correspondant dans *av. nasūs* « cadavre »; cf. lat. *nequāla* (que, toutefois certains dérivent de *nēquam*). Lat. *ē-nectus* est à rapprocher de skr. *nastāh*, av. *naštō* « péri ». La racine n'offre pas de présent thématique; le présent indo-iranien est skr. *nāgyatī* = av. *nāsyeiti* « il pérît, il disparaît ». Skr. *nāgyatī* « il fait périr » est formé comme lat. *noceō*; cf. v. perse *nāθaya-*. Le causatif *noceō* substantif de type désidératif *noxa* et *nequāla* offrent un affaiblissement de sens qui ne s'observe ni en indo-iranien ni en grec; mais cf. ! tohk. B. *naksent* « blâment ». — Si l'on peut admettre une forme *\*nēk'ū* côté de *\*nēk'ū*, on rapproche irl. *ēc* « mort », gall. *angus* (même sens). Cf. enfin, v. isl. *Nehalennia* « déesse de la mort » et *Nagl-far* « [bateau] des morts ». Sur *noxiōsus*, v. une réserve sous ce mot.

NI : v. *ne*, 50.

\**nibulus* : vautour (CGL V 570, 2, *nibuli id est aut*). Sans autre exemple, mais confirmé par le témoignage des langues romanes; cf. ital. *nibbio*, v. fr. *nibble*, etc. M. L. 5904. Comme l'a vu M. Niedermann, *Contributions à la crit. et à l'explic. des gloses lat.* (Neuchâtel 1905), p. 32, *nibulus*, dont existe un doublet *nib* glosé *miluus*, CGL V 468, 8, est une forme dissimilée de *miluus* (prononcé *milbus*); cf. *nēfle* en face de *ma-pila* et *nappē de mappa*.

*nictō*, -ls, -īrē : -ū canis in odorandis ferarum usq; leuiter ganniss... unde ipsa gannitio, F. 184, 3. Mō technique. Un exemple d'Ennus, A. 342. Les gloses on *nictō* : *latro*; mais *nictō* est invraisemblable, toutes les verbes indiquant un cri étant en -iō. Peut-être y a-t-il confusion de *nictō* et *nictō*.

*nictō*, -ās, -ārē (nictor, -āris) : cligner des yeux; gnopter. A pour synonyme rustique *cennō*; cf. CGL 621, 39, *nictō est quod rustice dicitur cennō*. Fréquentatif intensif d'un simple disparu, dont le substantif verbal *nictus* est encore attesté (Caecil., Labér.); cf. *conīcō* *nictor*. D'après Festus, 182, 30, le verbe se serait employé à l'origine dans le sens de « s'appuyer » : *nictō et oculorum et aliorum membrorum nisu saepe aliq[ue] conari, dictum est ab antiquis, ut Lucretius in lib. III (6, 836) : hic ubi nexari (nexari codd. Lucr.) neque insisteretq[ue] alis*. Caecilius in *Hymnide* (72) : « *gar-sine dentes iacent, sine nictentur perticis.* » Nouius Maccus Copone (47) : « *actutum scibis cum in neru tabere.* » Vnde quidam *nictationem, quidam nictum*. Caecilius in *Pugile* (193) : « *tum inter laudandum hui timidum tremulis palpebris percutere nictu : hic gaudeat et mirarier.* » Ancien; non roman.

Dérivé : *nictatiō* (Plin.). Composé : *adnictō* (Nævius).

*V. cōntineō*. Il est curieux que le slave ait un groupe *\*algnogi* « nictare », avec *m-* initial (v. Trautmann, *Balt. sl. Wört.*, p. 174); aussi M. Benveniste, BSL 1937, 98, p. 280, dérive-t-il *nictō* de *\*mictō*, itératif issu d'une racine *\*meig-*.

*nictus, ūs* m. : v. le précédent.

*nictō* : v. *renideō*.

*nidor, -ōris* m. : fumet, odeur qui s'échappe d'un objet qui cuît ou qui brûle, graillon. Ancien (Plt.); technique. M. L. 5912.

Dérivés tardifs : *nidōrōsus* (Tert.); *nidōrō* (Not. Tir.). Cf. att. *κνίσα*, hom. *κνίση* « odeur de graisse brûlée », v. isl. *kniss* n. « vapeur de la cuisson ».

*nīdus, -ī m.* : nid, nichée. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5913.

Dérivés et composés : *nīdulus*, diminutif de tenuresse, d'où *nīdular*, -āris; *nīdāmentum* (d'un \**nīdō*, non attesté, remplacé par *nīdular* et *nīdificō*); *nīdificō*, -ficiūm (Apul., d'après *aedificium*), -fīcō, M. L. 5911 (mais le fr. *nichier* s'explique mieux par *\*nīdācōre*). Cf. aussi M. L. 5910, *nīdūculāre*; 5908, \**nīdāle*; 5909, *\*nīdaz* « niais ».

Mot indo-européen \**ni-zdo-*, dont le premier terme est le préverbé *ni-* et le second une forme à vocalisme zéro de la famille de *sedeō*. Au sens de « *nīd* », on a de même irl. *nel* (irl. mod. *nead*), v. h. a. *nest*, et, avec des altérations sans doute voulu, lit. *lizdas*, v. sl. *gnēzdo* (neutre); le sens général de « lieu où l'on s'établit » apparaît dans arm. *nīst* et skr. *nīdāh*. En tant que préverbé, \**ni-*, indiquant mouvement de haut en bas, existe en indo-iranien et en arménien; la racine *\*sed-* y était souvent jointe : skr. *nī-sidāti* « il s'assied », av. *nīshādā*, v. perse *nīy-aśādāyam* « j'ai établi », arm. *nīstām* « jo m'assis ». De *\*ni-* le slave et le germanique n'ont gardé que des dérivés : v. sl. *nīc* « penché en avant », *nīz* « en bas », v. h. a. *nīdar* « vers le bas ». !

*nīger* (-grus, Orib. 495, 22), -gra, -grum : noir. S'oppose à *albus, candidus*. Au sens moral « funèbre, qui évoque une idée de mort ou de malheur »; s'emploie en parlant du caractère, comme le gr. *μέλας*; cf. Cic., Caec. 27; Hor., S. 1, 4, 85 (par opposition à *candidus*). Sur la nuance de sens qui le sépare de *āter*, v. ce mot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5917.

Dérivés et composés : *nigrō* m. (poétique); *nigrēdō* f. (postclassique); *nigrīta* (-tēs) f. (Plin., Cels.), M. L. 5921; *nigrītūdō* (Plin.); *nigraster* (Firm.); *nigellus*, d'où *nigella* « nielle, nigelle » (Gloss.), M. L. 5915 et 5916; *Nigellō*; *nigrīdūs* (Not. Tir.); *nigrīcolor* (= μέλαχροος), et les composés tardifs et artificiels *nigrī-formis*, *nigrō-gemētus*, *rubēns*; les surnoms *Nigrīna*, *Nigrīna*; *nigrō*, -ās : noircir (transitif et abus.) ; *nigrēō*; *nigrēsō*, -is, M. L. 5919; *nigrīcō*, M. L. 5920; *nigrīfōcō*, -ās; *nigrē-faciō*, -fiō (tardifs); *dē-nigrō*, -ās (intensif; cf. gr. *ἀποκελώνω*; sens propre et figuré : *d. honorem famamque*, Firmicus, Math. 5, 10 fin); *dēnigrēsō* et *innigrō*, *innigrēsō* (tardifs); *internigrāns* (Stace); *per-*, *sub-nigrē*.

Etymologie inconnue. Du reste, il n'y a pas d'adjectif indo-européen commun attesté pour « noir ».

*nīhil* (*nil*), *nīhilum* : v. *hilum*. M. L. 5922 a.

*nībus, -ī m.* : nuage chargé de pluie; pluie; puis « nuage, nuée » en général, et spécialement « nuage doré qui enveloppe les dieux, nimbe, auréole »: *proprie nībus est qui deorum uel imperantium capita quasi clara nebula ambire fingitur*, Serv., Ae. 3, 585. Au sens figuré « pluie » (de traits, tombant dru comme la pluie, puis s'est dit de toute espèce d'objets), *n. tēlōrum, pedi-tum*, etc. Ancien, surtout poétique. Conservé en italien. M. L. 5924. Irl. *nīb*.

Dérivés et composés : *nībōsus*; *nībātus* (Plt.); *nībīfer, -uornus*.

V. *nebula* et *nībēs*.

*nīmīrum* : v. *nī* et *mīrus*.

*nīmis* adv. : très, trop. D'abord employé avec la valeur d'un superlatif, sens encore usuel chez les auteurs archaïques et dans la langue familiale; cf. Plt., Mo. 511, *nīmis quam formido*; Enn. ap. Cic., Fin. 2, 13, 41, *nīmūm bonī est cui nīl est* [in diem] mali, où *nīmūm bonī traduit* κένως ὀλιγάτος d'Eurip., Hec. 2; *hominem nīmūm lepidum et nīmīa pulchritudine*, Plt., Mi. 998; de même, *nīmīo* devant un comparatif a encore le sens de *multō* comme *nīmis*, *nīmūm* (ce dernier rare à l'époque classique) = *multum* dans *nīmis quam, nīmūm quantum*. *Nīmis* s'est ensuite spécialisé dans le sens de « trop » (comme gr. *ἔπω, λαύ*), qui est le plus fréquent, souvent avec une négation *nōn, haud nīmis*. Ancien, usuel; toutefois, à basse époque, dans la langue populaire, repartit le sens de « beaucoup, très »; cf., par exemple, Vulg., Ezech. 37, 10, *exercitus nīmis grandis ualde* (= πολλὴ σφράρα). Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 5925, mais a subi la concurrence d'une forme nouvelle *\*tropus*. M. L. 8938; B. W. sous *trop*. Composé : *praenīmis* (Gell.).

Dérivés : *nīmīus*; d'où *nīmūm* n. : excès (opposé à *parum*); *nīmīetas* (époque impériale), cf. *satiētās*; adv. *nīmīs* (tardif); *nīmīopere* (Cic.), cf. *magnopere*; *praenīmis*, -mīum (Gell., Charis.).

L'hypothèse d'un *\*nē-mis > nīmis*, avec le sens de « pas plus petit », cf. le groupe de *minus* (osq. *mins*), est aventurée. On n'en a, du reste, pas de meilleure.

*ninguis*; *ninguit* : v. *nīx*.

*ningulus* : « nūllus », dans Fest. 184, 17, qui cite des exemples d'Ennus (A. 130) et du devin Marcius (2). Formation analogique d'après *singulus*; non attestée en dehors de ces deux exemples.

*\*nīnnīum* : mot de forme et de sens incertains (les manuscrits palatins ont *nīmūm*) qu'on lit dans l'Ambrōsianus de Plaute, Poe. 371. Rappelle par l'aspect certains mots enfantins du type grec *βύτον* « poupee », etc., dont les sens, du reste, ne convient pas au passage de Plaute. V. Walde-Hofmann, *Lat. Etym. Wōrt.*, s. u. !

*nīsi* (*nīsei*, SC Bac.; *nīse*, Lex Rubria; *nesī* (?), Festus 164, 1) : particule de sens conditionnel composée de *nē* + *sī* abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques, « non pas si; à moins que... ne; sauf le cas

où ; et par suite « si... ne... pas », cf. gr. *εἰ μὴ, ἔπει μὴ*. *Ni*, toujours scandé bref dans Plaute, cf. Lindsay, *Early lat. verse* 208, ne peut résulter d'un abrégement de *ni* malgré l'osque *nei suae* « *νὶ σὶ* », à moins d'admettre un abrégement proélitique, comme dans *siquidem*. Dans l'usage familier, la valeur de *-si* dans *nisi* s'est oblitérée et *nisi* n'a plus qu'un sens restrictif et équivaut à « seulement, sauf, sinon » ; de là l'emploi de *νόη nisi* « non pas... si ce n'est » qu'on trouve accompagnant un ablatif absolu, de *nisi ut, nisi quod, nisi quia* ; ou de *nisi* après *nihil, nihil aliud, nō aliter*, où il joue le rôle de *quam*, et même quelquefois sans qu'une négation soit précédemment exprimée, e. g. Sall., *Iug.* 75, 3. La condition s'est alors exprimée par un *si* surajouté : *nisi si* (fréquent dans Plaute, par exemple Am. 825, Cap. 530, Cu. 51, etc.). Le même fait s'est produit pour *quasi* renforcé en *quasi si et*, en grec, pour *εἰ μὴ εἰ*. Inversement, comme on l'a vu, *ni* a pris le sens de *nisi*. *Etsi, etiamsi* sont, au contraire, restés inchangés. Ancien, usuel. Non roman.

**nîtela** (*nîtella*) , -ae f. : l'érot ; écureuil ; mulot (Plin., Mart. M. L. 5927).

Dérivé : *nîtedula* : même sens (Cic.). La forme *nîtel(l)inus*, dans Pline 16, 177, doit sans doute se lire *uitellinus* « jaune d'œuf » (André).

*Cf. mustela*. — *Nîtedula* rappelle pour la forme *ficēdula*.

**nîtēō, -ēs, -ui, -ēre** : briller, être luisant, éclatant. Se dit souvent de l'éclat de la santé, de la propreté, de l'embonpoint, de l'aspect riant ou plaisant d'un corps ou d'un objet, maison, paysage, etc. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *nitor, -oris* m. : brillant, éclat (sens physique et moral) ; conservé en campidanien, M. L. 5930 ; *nîtela* (Apul. cf. *candela*) ; *nîtidus*, M. L. 5929 ; *nîtēō, -ous net* ; *nîtiditâs* (Acc.) ; *nîtiduscus* (Plt.) ; *nîtidulus* (Sulp. Sév.) ; *nîtidō, -ās* (remplacé dans les langues romanes par \**nîtiditâre*, M. L. 5928), qui a déjà le sens de « nettoyer » dans Enn. ap. Non. 144, 12, *eunt ad fontem, nîtidam corpora; nîtēscō, -is* (déjà dans Enn.) ; *ēnitēscō*, d'où *ēnitēō* ; *inter-, per-, prae-, re-nitēō* (tardif) ; *nîtefaciō* (Gell.).

Irl. *niam* « éclat » ferait penser à une racine \**nei-* « briller » qu'on retrouve peut-être dans *renitēō* (avec un morphème de présent *d* ou *dh*) ; *nîtēō* serait bâti sur un adjectif \**nîtos*, comme *fator* ; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, *Rev. celt.*, 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

**nîtor** (ancien *gnîtor* ; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, *gnîtor* et *gnîxus a gen[er]ibus prisci dixerunt*) , -eris, *nîxus*, puis *nîsus*, *sum, nîti* : s'appuyer sur (sens physique et moral), se pencher avec effort, d'où « faire effort, s'efforcer (*nîtibundus*, Gell.) », « être en travail » (d'une femme qui accouche). Le participe ancien est *nîxus*, la racine présentant, en effet, une gutturale \**kneighw-* ; cf. *côntuēō* et *nîctō*. Cette gutturale est conservée dans *nîxi di* : *appellant tria signa in Capitolio ante cellam Mineruae genibus nîxa, uelut praesidentes parientium nîxibus*, F. 182, 23, et Ov., M. 9, 294, *Magnu Lucinam Nîzosque patres clamore vocabant*. La forme récente *nîsus* est analogique de *ñtor/ñsus* ; elle

résulte de ce que le sentiment de l'existence de la gutturale ancienne a disparu.

Dérivés et composés : *nîxus, -üs* m. : travail de l'accouchement, le sens de « appui, effort » s'exprime plutôt par *nîsus* ; *ēnîtor, ēnîxus* : accoucher, enfanter ; *nîxuriō, -is*, glosé φλοτοκένα (Gl. Philox.) ap. Non. 144, 19, *-it qui nîti uolt et in conatu saepius aliquia re perpellitur*. Ancien, usuel et classique. Non roman. Sur *nîxa* « *coccymela* », v. Isid., *Or.* 17, 7, 10.

*nîxor, -āris* (poétique, Lucr., Vg.), intensif de *nîtor* ; *ad-, cō-* (v. *cônor*), *ē, in-, ob-, re-* (langue impériale = *resistō, adueros*) ; *sub-nîtor* ; *praenîsus* (Gl.).

**nîtrum, -i n.** : nitre. Emprunt latinisé au gr. νίτρον, lui-même emprunté à l'égyptien. Dérivés latins : *nîtria f.*, *nîtratus, nîtrus, nîtrous*.

**nîx** (*nîus*, Orib.), *nîus* (i) f. : neige. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5936.

**nîuit** (i) : ap. Pac., Paul. 4 (Non. 507, 29), *sagittis nîuit, plumbo et saxis grandinat* « il neige ». Fréquentatif : *nîuitor* : χοντρίζω (Gl.). Remplacé dans les langues romanes par \**nîuare*, M. L. 5930 b, et \**nîuicare* (-gū), M. L. 5934 ; B. W. *neiger*.

Dérivés et composés : *nîuâlis* : de neige ; *nîuârius*, usité surtout dans *nîuârium colum, nîuârius saccus* « filtre à neige » ; M. L. 5934, *nîuâria, nîuârius* : *aqua* ; *nîueus*, cf. M. L. 8386, *subnîueus, nîuâsus* : neigeux, M. L. 5935 ; *nîuescō, -is* (tardif) : devenir blanc de neige ; *nîuifer* (Salu., G. D. 6, 2).

A côté de *nîx*, *nîuit* existent des formes à infixe nasal : *ninguit* (cf. ombr. *nîcta* « *ninguitō* »), *nîxit*, qui a supplanté *nîuit* et a subsisté dans certains dialectes romans, M. L. 5926 ; *ninguis, -is f.* (Lucil., Lucr.) ; *nînguidus, nîngor* (Apul.) : chute de neige.

Une trace du thème racine de *nîx*, nom d'action féminin, se retrouve dans l'accusatif *vîpha* chez Hésiode (à côté de hom. νιφάς « neige », νιφέτις « neigeux » ; le grec ayant pour la « neige » d'ordinaire χών répondant à arm. *jiwn*), cf. sans doute gall. *nyf* « neige » (v. J. Loth, Mél. L. Haret, p. 237), tandis qu'il y a un thème en -o- masculin dans deux groupes voisins : *got. snaiws*, lit. *snîegas*, v. pruss. *snaygis*, v. sl. *snégu*.

Le type thématique de présent v. lat. *nîuit* se retrouve exactement dans *snâzaítai* « il neige » (mais le nom iranien de la « neige », av. *vafra-*, est isolé, gr. *velfa*, v. h. a. *snîuit*, lit. orient. *snîega* ; il représente sans doute un ancien athématique, car l'irlandais a le vocalisme radical zéro, dans *snigid* « il neige » (et « il pleut »).

La forme à infixe nasal *ninguit* ne se retrouve que dans un groupe où, comme en latin, ce type s'est particulièrement développé, en Baltique : lit. *snînga* « il neige », inf. *snîgti*.<sup>1</sup>

**nîxa, -ae f.** : *coccymela quam Latini ob colorem primum uocant, alii a multitudine enizi fructus nîxam appellant*, Isid. 17, 7, 10. Sans doute corruption tardive et populaire de *myza*, v. Sofer, p. 100. Passé en arabe marocain : *nîs* « abricot ». V. André, *Lex.*, s. u.

**nô, nâs, nâuî, nârê** : nager, flotter (sens physique et moral). Attesté depuis Ennius. — *Nô*, en raison de son caractère monosyllabique, a tendu à être remplacé

par *nâtare* bâti sur un adjectif \**nâtōs* (cf. *fator*) et confondu avec les fréquentatifs par les Latins, d'où la définition : *nâtare : saepius nare, ut dictitare, factitare*, F. 168, 2. *Nâtare* apparaît dès Ennius et devient de plus en plus fréquent sous l'Empire. Lucrèce dit *nât oculi*, les écrivains qui le suivent *nâtant oculi* (e. g. Ov., F. 6, 673 ; Quint. 4, 3, 76). *Nâtare* seul est représenté dans les langues romanes (avec une variante obscure \**nâtare*). M. L. 5846 ; B. W. *nager*.

De *nâtare* dérivent : *nâtator* (M. L. 5847) ; *-tiō, -tilis, -ticius*, d'où *nâtâtōrum n.* et *nâtâtōria f.* « emplacement pour nager » ; *innâtâtōria* « piscine » (Ital.) doit provenir d'une haploïgie ; *nâtâtūra* (Gloss.) ; *nâtâs, -üs* (poétique, époque impériale) ; *nâtâtûbûm* ; *nâtâtûbilis* ; *nâtâtûndus*. De *nâtare* il ne semble pas qu'il y ait de dérivés, en dehors d'un adjectif composé *innâtâtîbilis*, & λ. dans Ov., M. 1, 16, de caractère artificiel (= *ēnâtator*). Du reste, *innâtâtîbilis* était exclu de l'hexamètre dactylique.

Par contre, *nô* et *nâtô* ont fourni, chacun, des composés à l'aide des préverbes ordinaires : *ad-, ē, in-, re-, super-, trâns-* (trâ-)nô) ; *ab-, ad-, dē-* (Hor., C. 3, 7, 28 = κατανήχουσαι), *ē, in-* (M. L. 4443), *prae-, sub-, super-, super-ē, trâns-(trâ-)nâtô* ; *inēnâtâtîbilis* (Tert.).

Le présent indo-européen, de type athématique, est conservé dans véd. *snâti* « il se baigne » ; à ce présent ont tendu à se substituer des dérivés divers : *snâyate* en sanskrit classique, av. *snâyeite* « il se lave » (et un causatif *snâdayon* « qu'ils lavent »), gr. νῆκω (qui doit être un ancien \*vâkω) « je nage », tokh. *nâskem* « ils baignent » ; le latin a aussi un verbe de type dérivé *nô, nâs*. — Le sens du verbe latin est « nager » ; ce sens se retrouve dans irl. *snâm* « fait de nager », gall. *nâv*, comme dans gr. νῆκω. — On traduit ombr. *snâta, asnata* par *ñmecta, nôñmecta*. — Au second terme d'un composé, le védique a *gîrta-snâ* « plongé dans le gîpta ».

**nôbilis** : v. *nôscô*.

**nôceô** : v. *nex*.

**nocuâ** : v. *nox*.

482, \**annôdicâre* ; 483, \**annôdulâre* ; 5945, \**nôdîculus*. *abnôdô* : enlever les nœuds des arbres (Col.) ; *énôdô* ; *énôdôs, -e* ; *innôdô* (bas latin, M. L. 4445) ; *internôdium* ; *renôdô* (Hor., Epod. 11, 28 = ἀνάδεω) ; *renôdîs* ; *obnôdô* (Script. rust.). *centendôdia* (plante) « aux cent nœuds » (Marcel.). V. *nectô*.

**\*noegeum, -i n.** : *quidam amiculi genus praetextum purpura, quidam candidum ac perlucidum... ut Liuius in Odyssea* (21) : « simul de lacrimas de ore noegeum determinat i. e. candido, F. 182, 18. Cf. CGL V 33, 27, *noegeum, nigrum pallium tenuie*. Sans explication.

**nôla, -ae f.?** : clochette. Avien., Fab. 7, 8, *iusserat (canem) in rabido gutture ferre nolam*. — Léon douteuse ; certains lisent *notam* ; toutefois, cf., pour la quantité, *Nôlânus* dans Prud., *stroph.* 11, 208, et, pour le sens, *campâna*.

**nôlô** : v. *uolô*.

**nômen, -inis n.** : 1<sup>o</sup> nom donné à une personne ou à une chose : *n. proprium, commune* ; *n. Latinum* (dans *socii nominis Latini*, cf. en ombrien *Turskum*, *Nâharkum* numem, *Iapuzkum* numem, T. Eug. 1 b, 17). Distingué de *uerbum* par les grammairiens (comme ἔνομα de ἔπημα) : *in nômine* « au nom de », *nômen Domini* périphrase de la langue de l'Église équivalant à *dominus* ; 2<sup>o</sup> renom ; 3<sup>o</sup> en droit « nom d'un accusé » : *nômen déferre, accipere* ; « nom d'un dépitour », d'où « titre de créance » : *tituli debitorum nomina dicuntur praesertim in iis debitis, in quibus hominum nomina scripta sunt, quibus pecuniae accommodatae sunt*, Asc. ap. Cic., *Verr.* 2, 1, 10, § 28. En tant que le nom s'oppose à la chose (cf. gr. ἔνομα et ἔπομα), *nômen* peut désigner « un vain nom », d'où *nômîne, sub nômîne* « sous le prétexte de ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5949.

Composés : *agnômen, cognômen, praenômen* : les deux derniers sont seuls usités ; *agnômen* semble une création des grammairiens faite en vue de distinguer (*agnôs-*cere) les surnoms individuels des surnoms communs à tous les descendants d'une gens ; cf. Diom., GLK I 312, 3, *proprietum nominum quattuor sunt species* : *praenômen, nomen, cognomen, agnomen* : *praenômen est quod nominibus gentilicibus praeponitur, ut Marcus, Puplius; nomen proprium est gentilicium, i. e., quod originem gentis vel familiæ declarat, ut Porcius, Cornelius; cognomen est quod uniuscuiusque proprium est et nominibus gentilicibus subiungitur, ut Cato, Scipio; agnomen vero est quod extrinsecus cognominibus adici solet, ex aliqua ratione vel uirtute quae situm, ut Africanus, Numantinus, et similia*. Il n'y a pas dans *nômen* de g initial étymologique ; *agnômen, cognômen*, et plus tard *agnômentum, cognômentum*, sont des formes analogiques faites sur le modèle *nôscô/agnôscô, cognôscô* (cf. Isid., Or. 1, 6, 4, *cognomentum uolgo dictum eo quod nominis cognitionis causa superadicatur, siue quod cum nomine est*), dont *nômen* était originairement indépendant (il est peu vraisemblable de supposer que *cognômen* n'est pas appa-

rent à *nōmen* et doit être rattaché à *cognoscere*, représentant *co-nōmen* « signe de reconnaissance », avec un *gnōmen* équivalant à γνώμα. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi noui men, quod noti- tiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nōlīm esse, tu esto sane Sosia; | nunc, quando sum, uapulabis nīs hinc abis, ignōbilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīnō* et *agnōmīnō* pour traduire ἐπ- et προσεπ-ονομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōminālis*; *nōminālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmināliter*; *nōminōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōmināriū* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabāriū*).

*nōminō*, -ās : nommer (δνομάζω, δνομάνω), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōminātūm*, *nōminātiō*, -tor, -tōrius, -tūs, -ās; *nōminātiūs* (terme de grammaire *n. cāsus* = ἡ δνομαστή [πρᾶσις]; *nōminō*, -ās (Lucr., pour éviter le crétième formé pour les formes de *nōminō*); *innōminābilis* (Apul., Tert.); *nōminātūs* « célèbre » (Tert., d'après δνομαστός); *innōminātūs* (Don.) = δνονόματος; *nōminōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōminis* (Ps.-Ap.).

*nōmenclātor* : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmenclātiō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōmina- tiō* : = παρονομαστα; *agnōmentum* (Apul.) = ἀgnōmen; *cognōmīnō*, ἐπονομάζω; *cognōmentum*, -minātiō, etc.; *cognōminis* : qui a le même nom (= δνόνυμος), M. L. 2030 a.

*dēnōminō* (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); *dēnōminātiō* (= κατονομαστα, παρονομα, παρονομαστα); *dēnōminātiūs* (terme de grammaire) : dérivé; *prōnōminō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

*prōnōmen* : terme de grammaire « pronom », d'après gr. ἀντώνυμος; *prōnōminālis*, -nātiūs; *prōnōminō*; *prō- nōminātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. ἀντονομαστα).

*supernōminō* (= ἐπονομάζω) (Tert.).

*ignōminia* : v. c. mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même *ombr. nome*, abl. *nomne*. Même ᄀ dans v. fris. *nō- mia* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme o dans gr. δνομα (avec prothèse, d'où δνομάνω « je nomme »), got. *namo* (pluriel *nama*; le mot est masculin en germanique occidental : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite a *lāman* (gén. *lāmnā*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. *ainm*, gall. *enw* et sl. *jīmē* (v. sl. *ime*, v. tch. *jmē* (gén. *jmene*). L'e de v. pruss. *emmens*, etc., est surprenant.

*nō* : ne... pas, non. Renforcement de la négation par l'addition du neutre de *ūnus*, ancien *oinos*, d'où \*nē *oinom*, encore reconnaissable dans les formes anciennes *nonum*, *noenu*; cf., entre autres, Non. 143, 31 sqq. La formation de *nōn* est exactement comparable à celle de *nūllum*, ancien \*ne *oinolom*, ou de *nīl*, ancien \*ne *hilum*; la chute de -um est la même que dans

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour le passage de *oe* à ᄀ entre deux *n*, cf. *nōnus* de \**nōmen*, *nōnō* équivalant à γνώμα. Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas *nōscō* de *nōmen* (cf. P. F. 179, 13, *nomen dictum quasi noui men, quod noti- tiam facit*), et Plaute emploie *ignōbilis* au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, *ubi ego Sosia nōlīm esse, tu esto sane Sosia; | nunc, quando sum, uapulabis nīs hinc abis, ignōbilis*. A basse époque, on trouve confondus *adnōmīnō* et *agnōmīnō* pour traduire ἐπ- et προσεπ-ονομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : *nōminālis*; *nōminālia* n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; *nōmināliter*; *nōminōsus* = *glōriōsus* (Gl.); *nōmināriū* « qui savent lire les noms » (par opposition aux *syllabāriū*).

*nōminō*, -ās : nommer (δνομάζω, δνομάνω), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés *nōminātūm*, *nōminātiō*, -tor, -tōrius, -tūs, -ās; *nōminātiūs* (terme de grammaire *n. cāsus* = ἡ δνομαστή [πρᾶσις]; *nōminō*, -ās (Lucr., pour éviter le crétième formé pour les formes de *nōminō*); *innōminābilis* (Apul., Tert.); *nōminātūs* « célèbre » (Tert., d'après δνομαστός); *innōminātūs* (Don.) = δνονόματος; *nōminōsus* : *fāmōsus* (Gl.); *innōminis* (Ps.-Ap.).

*nōmenclātor* : esclave chargé d'appeler les noms des clients; *nōmenclātiō*, -clātūra. Cf. *calāre*; *adnōmina- tiō* : = παρονομαστα; *agnōmentum* (Apul.) = ἀgnōmen; *cognōmīnō*, ἐπονομάζω; *cognōmentum*, -minātiō, etc.; *cognōminis* : qui a le même nom (= δνόνυμος), M. L. 2030 a.

*dēnōminō* (Rhet. Her.) : désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); *dēnōminātiō* (= κατονομαστα, παρονομα, παρονομαστα); *dēnōminātiūs* (terme de grammaire) : dérivé; *prōnōminō* : donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

*prōnōmen* : terme de grammaire « pronom », d'après gr. ἀντώνυμος; *prōnōminālis*, -nātiūs; *prōnōminō*; *prō- nōminātiō* : figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. ἀντονομαστα).

*supernōminō* (= ἐπονομάζω) (Tert.).

*ignōminia* : v. c. mot. — V. aussi *nūncupō*.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. *nāma* (inst. sing. *nāmnā* « par le nom », av. *nāma*; de même *ombr. nome*, abl. *nomne*. Même ᄀ dans v. fris. *nō- mia* « nommer » et sans doute aussi dans arm. *anun* (gén. *anuan*), avec prothèse. Formes à vocalisme o dans gr. δνομα (avec prothèse, d'où δνομάνω « je nomme »), got. *namo* (pluriel *nama*; le mot est masculin en germanique occidental : v. h. a. *namo*, etc.). Le hittite a *lāman* (gén. *lāmnā*) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. *ainm*, gall. *enw* et sl. *jīmē* (v. sl. *ime*, v. tch. *jmē* (gén. *jmene*). L'e de v. pruss. *emmens*, etc., est surprenant.

Sans doute emprunt à l'accusatif de γνώμων : γνώμων par un intermédiaire étrusque (cf. *fōrma*, *grūna*).

*nōs* nom. acc., *nostrūm*, *nostrī* gén. (*nostrōrūm*, *nostrārūm*); *nōbīs* dat.-abl. : pronom personnel de la 1<sup>re</sup> personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de -m. S'emploie emphatiquement avec la valeur de *ego*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés : *nōster*, également ancien et panroman M. L. 5961; *nōstrās* de notre pays » (ne semble plus attesté après Pline); *nōstrātūm* « à notre manière » (Sisenna; cf. *tuātūm* dans Plt.). — Une forme avec préfixe, *enos*, existe peut-être dans la formule initiale du Carmen Fr. Areal. : *enos Lases iuuate*, mais le texte est obscur. La brève de *nōster* est confirmée par le passage de *uoster* à *uester*.

*Nōs* représente une ancienne forme de cas régime;

ce la forme atone skr. *nah*, av. *nō* qui servait d'accusatif-génitif-datif. L'ō de *nōs* peut résulter d'un allongement qui, en latin, est normal dans les monosyllabes autonomes; l'ō de *nōster* indique une ancienne brève. Pour expliquer l'ō, il n'est donc pas nécessaire de rapprocher les accusatifs gāth. *nā* (en face de *no*, datif-génitif), alb. *ne*, v. sl. *ny* (où, du reste, y peut représenter une forme à désinence d'accusatif pluriel; cf. v. pruss. *nōmans*, où la désinence s'est introduite). Cette forme de cas régime a remplacé l'ancien nominatif appartenant à d'autres racines, du type de skr. *vay-ām*, got. *weis*, hitt. *wēs* « nous », ou du type de lit. *mēs*, arm. *mek* « nous ». Cf. l'histoire de *uōs*, qui a pu servir de modèle. De même, en celtique, les formes irl. *ni (sni)*, gall. *ni*, qui ne peuvent s'expliquer que par un vocalisme e, servent pour le sujet et pour le régime. — Le germanique a un vocalisme zéro : got. *uns* (accusatif-génitif-datif), d'accord avec hitt. *anz-ās*.

Le datif-ablatif *nōbīs* est formé comme v. sl. *namū* (datif), *nāmī* (instrumental).

L'adjectif dérivé *nōster* est obtenu au moyen du suffixe marquant opposition de deux notions; ce ne peut être qu'une forme nouvelle, comme gr. ἡμέτερος. Ailleurs, le suffixe a la forme \*-ro- simplement : irl. *arn*, got. *unrar*, v. sl. *vār*, arm. *mer*, toutes formes indépendantes les uns des autres. L'indo-iranien a un suffixe tout autre : skr. *asmākāb*, etc. C'est avec le possessif ainsi formé qu'a été obtenue l'expression du génitif qui n'avait pas de forme propre en indo-européen, non plus que le datif ou l'instrumental.

*nōscō* (ancien *gnōscō*, attesté par les grammairiens et les inscriptions; *gnoscier* = *nōsci*, SC Bac.; *gnōtu*, *cognōtu*, P. F. 85, 22; cf. aussi *gnōbilis* et les composés *agnōscō*, *co-gnōscō*), *is*, *nōtū*, *nōtūm*, *nōscō*. Un participe à voyelle brève figure dans les composés : *a-gnūtūs*, *co-gnūtūs*, *incognītūs* (quant à *nota*, v. ce mot). Inchoatif, *nōscō* signifie proprement à l'inflectum « je commence à connaître, j'apprends à connaître, je prends connaissance »; ainsi dans le SC Bac. : *eam figiēr iou- beatis ubi facultēm gnōscō potiūs* « faites-la afficher là où il est le plus facile d'en prendre connaissance »; le sens de « je connais » est réservé au parfait *nōtū* : *si ego has bene noui*, Cic., Rosc. Am. 20, 57. Les temps de l'inflectum s'emploient aussi dans la langue familiale avec le sens de « reconnaître » (*agnōscō*) : *potesne, ex hīs ut propriūm quid noscere?*, Hor. S. 2, 7, 89. Le participe nōtūs a le sens de « connu » et aussi de « qui connaît » : *nōtū, notis praedicas*, Plt., Ps. 996; le pluriel *nōtū, -ōtū* désigne les « connaissances », « les amis ». Ancien, classique, usuel. Non roman (cf. *cōgnōscō*).

Dérivés en *nōscō* : *nōscītō*, -ās : chercher à reconnaître, examiner; et « reconnaître » (Plt.); *nōscītā- bundūs* (Gell.); *nōscēntia*, -ae f. (Symm.); *nōscībilis* (Tert.).

Dérivés en *nōbīs* : *nōbītūs* (*gnōbilis*, cf. Fest. 182, 12 : *nōbīlēm antiqui prō noto ponebant et quidēm per gītēram, ut Plautus in Pseudol. (964) : peregrīna facies uidetur hominis atque ignōbilis...* Accius in Diomedē (283) : *ergo me Argos conferam, nam hic sum gnōbilis*. *Liuīus in tū Virgo tū (3) tū ornāmentū incendūt tū nobīlē ignōbiles*) : connu; puis, avec restriction dans le sens laudatif (cf. *clārus, inclūtus*), « célèbre, illustre »; le

sens péjoratif est rare. En particulier, « de noble origine », d'où *nōbīlēs*; *nōbīlītās*; *nōbīlō*, -ās et *innōbīlītātūs* (Lamp.); *ignōbilis* : inconnu (v. *nōmen*), obscur, de basse origine; *ignōbīlītās*; *prēnōbīlīs*. Cf. aussi M. L. 5937, \**nōbīlītās*. Il n'y a pas de substantif *(g)nōmen*, *(g)nōmentū*, sans doute pour éviter la confusion avec *nōmen*; sur *cōgnōmen*, *cōgnōmen* (*mentum*), v. *nōmen*; *nōtō*, *-ōtīs* f. : acte de prendre connaissance, examen (sens général et technique du droit : *notiōes animaduersionesque censoriae*, Cic., Off. 3, 31, 111; *notiōes XV uirūm is liber subicitur*, Tac., A. 6, 12, 3); dans la langue philosophique, « notion » : *notiōem appello quod Graeci tum ēvōtōv, tum πρόληψē dicunt*, Cic., Top. 7, 31. Cf. *prēnōtō* même sens.

*nōtītā*, -ae et *nōtītēs*, -ei f. : « célébrité, fait d'être connu ou de connaître » (cf. les deux sens, actif et passif, de *nōtūs*) « connaissance », « notion » (doublet de *nōtō*); *nōtūs*, -a, -um (Not. Tir.).

*nōtēscō*, -is (poétique et époque impériale) : devenir connu; *ē*, *in-nōtēscō*, même sens; *pernōtēscō* (Tac., Quint.) : impersonnel.

*nōtēfōcō*, -ās : faire connaître, notifier (archaïque, rare); *-fīcūs*; *nōtēfācō*.

*ignōtū* « inconnu » et « ignorant » (cf. *nōtūs*, *ignātūs* et *ignōtōs*); *nōtōr*, -ōtīs m. (époque impériale); *nōtōrīus*, *īs*, *nōtōrīus* f. : lettre d'avis, notice, avis; *nōtōrīum* : accusation.

Composés de *nōscō*: *agnōscō* : reconnaître (dans tous les sens du verbe français); *agnūtū* et (bas latin) *agnītō*, *agnōtētālis*; *agnōsentia*, *-cibīlis*; *adagnōscō* (Sén.); *cōgnōscō* : même sens, en général, que *nōscō*, *agnōscō*, avec indication de l'aspect « déterminé », au moins dans la langue ancienne; cf., par exemple, Tér., Ph. 265, *unūm cognoris* (var. *cum noris*) *omnīs noris* « est-on parvenu à en connaître un, ou les connaît (aspect indéterminé tous) ». Souvent joint à un verbe contenant aussi le préfixe *com-* : Acc., Trag. 437 : *constītūtī*, *cōgnōtūtī*, *collocatūtī*, *collocatūtī in locūm celsūm*; Plt., Am. 441, *tempōlōtī*, *cōgnōscō*; Asin. 879, *conspīcōtī*, *cōgnōscō*. Dans la langue du droit : *cōgnōscē dē* « connaître de », ou *cōgnōscēre*, absolument « faire une enquête ». Joint à *ignōscēre*, Ter. Eu., Prol. 42; Hēc., Prol. 3, 8. Par euphémisme « avoir des relations sexuelles » (cf. γνώστως). A remplacé *nōscō* dans les langues romanes; cf. M. L. 2031 et 2030, *cōgnūtū*.

*cōgnītū* (usuel, classique) : connaissance (sens abstrait et concret; sens juridique). Équivalent à *nōtō*, traduit κατάληψē; *cōgnītālis* (*sentētā*) (Cod. Just.); *cōgnītāliter* (id.); *cōgnītō* : surtout terme de droit : — est, qui *lētem alterius suscepit coram ab eo, cui datus est*, P. F. 49, 29; par suite « défenseur », « juge », « témoin d'identité »; *cōgnītōrīus* (Gaius) : relativ à l'avocat; *cōgnītūtī* : terme de droit public « charge d'un agent du fisc »; *cōgnītūs*, -ūs m. (Apul.); *cōgnōbilis* (Gell. 20, 5, 9, traduction du gr. ἡρότētōs, et Caton); *cōgnōscībilis* (Boèce), -bīliter (Vulg.); et *cōgnōscībilis* (Hilar. = ἡρότētōs); *incōgnītū* (classique) : inconnu.

*accōgnōscō* (depuis Varron; cf. F. Thomas, *Recherches sur les... préverbe lat. AD*, p. 45), conservé dans le vieil italien et le vieux français, M. L. 80, ainsi que les dérivés \**accōgnītūs*, -tiō, M. L. 79; *recōgnōscō* (classique),

usuel, fréquent dans Cicéron ; *διαγνώσκω*, M. L. 7126 ; *recognitiō*.

*dīnōscō* (= *διαγνώσκω*, Hor., Ep. 1, 15, 29 ; époque impériale).

*ignōscō* (?) : v. ce mot ; *internōscō* (ancien, ne semble plus attesté après Cicéron).

*pernōscō* ; *praenōscō*, cf. M. L. 6710 a \**praecognitare* ; *renōscō* (doublet tardif et artificiel de *recognōscō*, Paul. Nol.), où le préverbe ne fait que préciser le sens fondamental.

La racine signifiant « connaître » était, en indo-européen, homonyme de celle signifiant « naître, engendrer ». Les diverses langues ont différencié. La forme \**g'ēnā*- n'a subsisté que peu au sens de « connaître », par exemple dans lit. *ženklas* « signe ». Le vocalisme *o* figure dans des formes germaniques qui ont subi des réflections : got. *kann* « je connais » et *kannjan* « faire connaître ». Une forme à *g'ōn-* initial est établie par lit. *žindī* « savoir » et arm. *caneay* « j'ai connu », *canavī* « connu ». La forme \**g'nē*- a subsisté en germanique : v. h. a. *ir-chnaān* « reconnaître ». La forme qui a pris le plus d'extension est celle qui servait à l'aoriste, du type gr. *ἔγνων*, et au parfait, du type skr. *jajñāu*, cf. gr. *ἔγνωκα*. En slave, *znaq*, *znači* « connaître » est aussi un dérivé de cet ancien aoriste. \**g'nō-* a survécu dans lat. *nōnū*, qui sert de perfectum et qui peut reposer à la fois sur l'aoriste et sur le parfait sans redoublement ; l'*u* de *nōnū* est identique à l'*u* du skr. *jajñāu* et le sens est celui d'un parfait. C'est sur ce même \**g'nō-* qu'est bâti le présent *nōscō*, qui a un pendant exact dans v. perse *xšnāsātiy* « qu'il prenne connaissance de », en regard de *adānā* « il connaît » ; cf. skr. *jāndī* « il connaît » et got. *kunnan* « connaître, pouvoir ». Un présent de ce dernier type est rendu superflu en latin par l'emploi du perfectum *nōnū* avec valeur de présent. De (g) *nōscō* il faut aussi rapprocher épír. *γνωσκω* et la forme grecque ordinaire *γνωστο*. L'ancien adjectif en *-to-*, qui se serait confondu avec *nātūs*, n'est pas conservé ; on a fait (g) *nōtūs* d'après les formes verbales, de même que l'irlandais a *gnáth* « connu », le grec *γνωτός* et le sanskrit *jñātāh* « connu ». Le *-na-*, qui est conservé dans lit. *pa-žintas* « connu » et got. *kunþe* « connu », apparaît dans *ignārūs*, qui n'offrait aucune ambiguïté ; v. (g) *nārūs* et aussi *nārre* ; il y a, d'autre part, *ignōrārē* ; cf. gr. *γνώριμος* « connu » et *γνωρίζω* « je fais connaître ». V. aussi (g) *nāvūs*. La nouveauté relative de (g) *nōtūs* en latin ressort de ce que, avec préverbe, il y a une autre forme, aussi secondaire : *co-gnūtus*, *a-gnūtus*, thématique, en face de gr. *ἀγνώς*. La ressemblance de la forme tardive *nōtōr* avec skr. *jñātar* est purement fortuite. — Les formes verbales de l'irlandais ne sont pas claires ; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 546 sqq., et Marstrander, *Prés. à nasale inflexée*, p. 20 sqq. (Videnskapsselskapet skr. II [1924], n° 4).

*nota*, -ae f. : — *alias significat signum, ut in pecoribus, tabulis, libris, litterae singulae aut binae, alias ignominiam*, F. 182, 9 ; marque de reconnaissance, imprimée ou empreinte (souvent joint à *vestigium*), façon de désigner. En particulier, caractère(s) (notae litterārum) et « caractère abrégé, signe sténographique » ; d'où *notārius* : secrétaire, sténographe, M. L. 5964. Dans la

langue du droit, *nota cēnsōria* désigne la marque que note par laquelle les censeurs signalaient sur leurs registres les citoyens reprehensibles ; ainsi *nota a prī* sens de « infâme, ignominie ». Attesté depuis Lucrèce classique, usuel. M. L. 5962. Irl. *not*, britt. *nōt*, *notārius*, *notari*, mots savants.

Dérivés et composés : *notula* f. (Mart. Cap.) : petite marque, M. L. 5964 a ; *notō*, -ās (Varr., Cic.) : gagner par une marque, noter, remarquer, désigner, censurer, M. L. 5963 ; *notābilis*, -biter ; *notātus* : 1<sup>o</sup> remarque, notation ; 2<sup>o</sup> application de la *notāsōria* ; 3<sup>o</sup> terme de rhétorique « peinture de caractère » ; et aussi « argument tiré de la définition d'un mot », *cum ex uī uerbi argumentum aliquid elicatur* (Cic., Top. 2, 10 ; *an-* (M. L. 483 b), *dē-* (Cic., cf. *dētātus*, M. L. 2555), *ē-* (Quint.), *in-* (Hig.), *per-* (Boëc., *prae-* (Apul.), *sub-notō* (Sén.).

Aucune forme normale de la racine de (g) *nōsōsō* n'expliquerait l'*ō* de *nota*, où, du reste, rien n'indique la présence d'un ancien *g* initial. Pas d'étymologie claire. *Notāmen* est une création de grammairien pour expliquer *nōmen* ; *notāculum* « signe distinctif » (Min. Fel) est fait sur *signāculum*.

*notia*, -ae f. : « *lūtis alba* ». Emprunt au gr. *νοτία*. Pline, H. N. 24, 175, qui la définit *herba coriariorum*. Sur les déformations diverses du nom, v. André, s. v. La graphie *nautia* provient d'un faux rapprochement avec *nautea* (v. *nāuis*).

*nouācula*, -ae f. : *(-c(u)lum*, Lampr.) : 1<sup>o</sup> coutef rasoir (= *ἔρπόν*) ; 2<sup>o</sup> poisson de mer (le rason?). Attesté depuis Cicéron (Diu. 1, 17, 32). Conservé dans les langues hispaniques, M. L. 5965. Semble tiré, à l'aide du suffixe des noms d'instrument, d'un verbe \**nouāre*, qui a disparu par suite de son homonymie avec le dénom natif de *nous*, ou, suivant l'hypothèse de F. Müller, rattaché à *nouāre* « renouveler » par étymologie populaire.

Dérivé : *nouāculārius* « coutelier » (Gl.).

La racine \**kes-* « gratter » fournit un présent radical athématique, supposé par lit. *kāsū*, *kāstī* « creusez (avec *kāsū*, *kāsūtī* « gratter doucement ») » et v. sl. *česati* « peigner, étriller ». On a rapproché irl. *cir* « peigne » qui serait dérivé d'un thème \**kēs-*, supposant un type athématique, et, avec *-ss-*, irl. *cass* « bouclé, frisé », cf. v. sl. *kosa* « chevelure ? » De \**kes-* il a été tiré de dérivés : \**ks-es-* dans gr. *ξέω* (aor. *ξέσσω*) « racle, je gratte et *ξάλω* « je carde, je peigne ». L'élargissement \*-eu- est attesté par gr. *ξάλω* « je racle », *ξύρω* « raser » et skr. *ksurād* « raser », ou, avec métaphore, par lit. *skūsti* « raser ». Il y a une forme à double élargissement dans skr. *kṣṇātī* « ilémonde », *kṣṇātī* « pierre à aiguiser » et c'est sur cette forme que doit reposer lat. *nouācula* (de \**ksnouā-tlo-*).

*nouālis* : v. *nous*.

*nouēm* indécl. : neuf. Usité de tout temps ; panman. M. L. 5968.

Dérivés et composés : *nōnūs*, -a, -um : neuvième *nōnūa* f. : la neuvième heure (qui marquait la cessation des affaires à Rome), cf. M. L. 5952, *nōnūa*, *nōnū*, britt. *naawn* ; et les dérivés, M. L. 5954, \**nōnū* « déjeuner » ; *nōnūrius* « de la neuvième heure ».

*nōndāri* 1. (sc. *meretrix*) : prostituée (qui n'avait le droit de paraître en public qu'après la neuvième heure) ; *Nōnē* (acc. *nounas*, CIL X 2381), -ārum f. pl. : division du mois romain, *appellatae aut quod ante diem nonum idus semper*, Varr., L. L. 6, 28 ; d'où *Nōnālia* (*sacra*) ; *nōnānus* : adjetif de la langue militaire, n. (*miles*), soldat de la 9<sup>e</sup> légion. Cf. encore *Nōnē* (*Neuna*, cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364), nom d'une des trois Parques, à côté de *Decuma* « a partus tempestui tempore », cf. Gell. 3, 16, 10 ; *Nōnūs*, pél. *Nounis*, et *Noniar*. L'ombrien a une forme à suffixe *-mod-* dans l'adverbe *nuvime* « *nōnum* » (cf., toutefois, Vetter, *Hdb.*, p. 197).

*nōne* adv. : neuf fois (ombr. *nūvis*) ; *nōnēnī* : neuf par neuf ; *nōnēnārius* : formé de neuf ; *nōncuplūs* : qui vaut neuf fois (Boëc., d'après *decuplūs*).

*Nouēmber* (*mēnsis*) ou *Nouēbris* adj. : mois de novembre (le neuvième de l'ancienne année romaine), M. L. 5969 ; britt. *nouimber*, germ. *november* (récent). *nōndānūs* (*nōndānum* dans le SC Bac., CIL I<sup>2</sup> 581 ; *nōndānum*, CIL I<sup>2</sup> 582, 31) : adjetif composé de *nōnū* + *dān-* « qui a lieu tous les neuf jours », substantivé dans : 1<sup>o</sup> *Nōndāna*, déesse présidant à la purification des nouveaux-nés, qui avait lieu le neuvième jour après la naissance pour les garçons et le huitième pour les filles ; 2<sup>o</sup> *nōndānum* : espace de neuf jours, intervalle entre deux marchés ; 3<sup>o</sup> *nōndāna* (*sc. fēriae*) : jour de marché, et « marché », proprement « chômage (*fēriae*) du neuvième jour », M. L. 5996. De là *nōndānō*, *-āris* (*nōndānō*) « fréquenter les marchés ; traîquer ; acheter ou vendre » (*ēnūndānō* Tert.) ; *nōndānālis* ; *nōndānārius* ; *nōndānātor* ; *nōndānūs*.

*nouēndālii*, Mar. Vict. VI, 26 K ; *nouēndālis*, -ē : adjetif du rituel, « du neuvième jour », « *sc. sacrum, sacrificium* ; en particulier, sacrifice offert au mort le neuvième jour après un décès : *nouēndāle dicitur sacrificium quod mortuo fit nona die quam sepultus est*, Porphy. ad Hor., Epod. 17, 49 ; subst. *nouēndāl* n. ; *nouēnīs*, -ē adj. : de neuf ans (Lact.) ; *nōnūncium* : n. et *teruncium* dicitur *quod nouēm uncūari sit, siue triūm*, P. F. 179, 11 : *nōnūs*, -is m. : neuf as, Varr., L. L. 5, 169.

*Nouēm* fournit aussi le premier terme des multiples : *nōnāgāntā* : quatre-vingt-dix, M. L. 5953, qui a donné de nombreux dérivés : *nōnāgārius*, *nōnāgānī*, *nōnāgēnīs*, *nōnāgēssīs*, *nōnāgīēs*, *nōnēntī*, *-a*, -a (*nōnēntī*) : neuf cents ; d'où *nōnēnārius*, *nōnēnātārius*, etc.

*Nouēm* (*nēnēn* dans *nouēn* : *deiuō* « nouveau deorūm », Vetter, *Hdb.*, n° 364) répond exactement à irl. *nōnī*, got. *nūn*, skr. *nāva*, av. *nava*, et, avec prothème et altération secondaire, à gr. *ενέβεα*. L'ordinal *nōnūs* a n. à la différence de *decimūs* ; ceci montre que la nasale finale du nom de nombre « neuf » était n et non m ; et, en effet, le vieux prussien a *newīns* « neuvième » en face de *desīnts* « dixième » ; l'm du celtique (irl. *nōmād*, etc.) et de l'indo-iranien (skr. *nāvāmād*, etc.) est analogique. Comme la formation de *septimūs*, *octānūs*, *decimūs*, le type de l'ordinal *nōnūs* est plus ancien que les formes à suffixe -to- des dialectes de la région centrale, v. pruss. *newīns*, got. *nūnāu*, hom. *εν[F]ερος*. Sur le second élément de *nōndānum*, v. *dīes*.

**Nouēndās**, **Nouēnīs** : épithète appliquée à une catégorie de dieux, qu'on oppose aux *Indigētēs*, et qui, d'après Varron, L. L. 5, 74, serait d'origine sabine : *Feronia*, *Minerua*, *Nouēndās a Sabinis* ; cf. le marte *nouēsēde*. *Nouēndās* est peut-être un composé de *nou-* (v. *nous*) + \**enses*, -*idis* (cf. *insideō* et *obses*, *praeſes*) ; le changement de d en t, que l'on donne souvent comme « *sabin* », est peut-être simplement dû à l'influence du suffixe en -*ilis* et des adjectifs en -*ēnīs*. La forme la plus ancienne est en -*idēs* (Varr.) ; *Nouēnīs* n'apparaît qu'à partir de Tite-Live. Comme on ignore les attributs et fonctions de ces dieux, toute explication reste douteuse. Cf. Vetter, *Hdb.*, n° 364, qui les assimile aux *nouēndālii*, v. *nouēndālis*.

**nouēra**, -ae f. : seconde femme prise par un veuf, belle-mère, marâtre. Attesté depuis Plt. (Ps. 314). Conservé seulement en macédonien *nuerca* ; cf. M. L. 5970, *nōvēra*. La graphie tardive *nouēra* a subi sans doute l'influence de mots grecs comme *monarca*.

Dérivés : *nouērālis* (postclassique) ; *nouērōr*, -ārī : se conduire en belle-mère (Sid.).

L'étymologie qui suppose *nouēra* formé sur un imaginaire \**māterca* tiré de *māterca* est invraisemblable, *māterca* étant dérivé directement de *māter* avec le suffixe de diminutif -*colo-* ; et jamais les sujets parlants n'ont pu concevoir l'idée d'un mot \**materca*. Cf. *luper-cus* ; et peut-être *utricus*.

V. *nous*.

**nouēfīs** : v. le suivant.

**nous**, -a, -um : nouveau, neuf ; au superlatif, *nouēsimus* « le dernier », souvent substantivé ; *nouissimē* « en dernier lieu ». Usité de tout temps ; panroman. M. L. 5972.

Dérivés et composés : *nouētās* ; *nouō*, -ās « innover, et « renouveler », puis « changer » dans la langue politique n. *rēs*, ou simplement *nouāre* « changer de régime » ; dans la langue rustique : *nōūtās* *ager* « champ labouré de nouveau », cf. gr. *νέας*, *νέατος* ; dans la langue de la rhétorique : *nouāre uerba* « créer de nouveaux mots ». Composés : *innouō* ; *innouātiō* ; *renouō*, M. L. 7212 ; *renouātiō*, -*tor*, -*tūs* ; *renouāmen* (Ov.) ; *nouilūnum* = *νεομηλύνα* (Vulg.).

*Nouīs* ; -i, prénom *Nouīs*, CIL I<sup>2</sup> 561, m. : nom propre, surtout suditalique. Les langues romanes supposent aussi un nom commun \**nouīs* « nouveau marié » et « fiancé », M. L. 5971.

*dēnūō*, de dē *nōuō*, cf. gr. *ἐκ κατῆς* « de nouveau ». e. g. Plt., Mo. 117, *aedificant aedes totae dēnūō*, puis « une seconde fois » et, comme *rūrsus*, en sens inverse ». Souvent joint explicitement à des verbes en re- : Plt., Poe. 79, *reuortor rūrsus dēnūō Carthaginem*.

*nouālis* adj. : terme de la langue rustique (cf. *aruālis*, *riūālis*, *ōuālis*) ; cf. Varr., L. L. 5, 39, *ager restibilis qui restituitur quoquot annis* ; contra qui intermitūt, a *nouāndo*, *nouālis* : subst. *nouālis* (*terra*) f. ou *nouāle* (*solum*) n. : *nōvāle*, jachère ; cf. gr. *νέας* et ses composés. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 5966. Une parenté avec *nouēcula* est peu vraisemblable (cf. *nouātūs*).

*nouēllus* : diminutif usité surtout dans la langue rustique (cf. *uetulus*, dans Plt., As. 340, *asīnos...* *uetulos* ;



et peut-être à son imitation, « légèrement vêtu » ; cf. Vg., G. 1, 299, *nudus aræ, sere nudus*. Sens dérivé : sans ornement, simple ; *nūda ueritæs*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5988.

Dérivés et composés : *nūdulus*, -a, -um (tardif) ; *nūdūs* ; *nūdō*, -as, M. L. 5985 ; *nūdātiō* ; *dēnūdō* (depuis Enn. jusqu'à la Vulg., cf. ἀπογυμνω); *ēnūdō* (rare, tardif) ; *nūdipēs* (= gr. γυμνόπους) ; *nūdipēdālia* n. pl. ; *renūdō* (époque impériale).

Tout se passe comme s'il y avait eu un adjectif radical, représenté par le dérivé thématique à vocalisme radical long v. sl. *nagū*, lit. *nūgas* « nu », et par des dérivés pourvus de divers suffixes : \*-no- dans skr. *nagnā* et \*-eno- dans v. isl. *nakin*, \*-e/-oto- dans v. isl. *nēkuidār*, got. *naqaps* et \*-to- dans irl. *nacht*, gall. *noeth*, \*-edo- dans lat. *nūdus* (pour la coexistence de \*-to- et \*-do-, cf. lit. *trūtrās* et v. sl. *trūtrū* « ferme ») ; forme à e radical dans hitt. *nekuumanza* « nu », de \*negʷants. Il y a des formes aberrantes, comme av. *mayñō* et gr. γυμνός (et λυμνός, Hés.), dont la théorie fait difficulté. L'arménien même, avec m- initial comme dans la forme avestique, a un autre mot : *merk*, qui se laisse concilier avec les précédents. V. Vendryes, *Rev. celt.*, 49 (1932), p. 299.

**nūgæ** (*nōgæ*, *naugæ?*), -ārum f. pl. : bagatelles, plaisanteries, sottisées, riens ; *nūgæs agere* « plaisanter, perdre son temps ». Ancien mot de la langue parlée, populaire ou familier, dont la forme est mal fixée.

Dérivés : *nūgor*, -āris ; *nūgator*, -trix, -tōrius ; *nūgāmenta* (Apul.) ; *nūgāx* ; *nūgācītās* ; *nūgālis* (tardif), M. L. 5989 ; *nūgālītās* (Gloss.) ; *nūgō*, -ōnis (Apul.).

Composés plautiniens : *nūgi-uendus*, -gerulus, -epiloquidés (Per. 703) ; *nūgiparus* (Gloss.).

Dans quelques dialectes italiens se trouve un représentant d'un dérivé \**nūgina*, \**nogina*, cf. M. L. 5990, qui a le sens de « pépin de melon ou de citrouille ». Il est possible que ce soit là le sens ancien de \**nūgæ* et que le mot ait été pris dans le sens imagé, comme *nauces*, *naucum* (auquel il est joint par Ennius : *illic nūga-tor nūli, non nauci'st homo*), *hilum*, etc.

Pas d'étymologie.

**nūllus**, -a, -um adj. et pron. : nul, aucun. De *ne* + *ūl-lus*. Cf. *ūnus*. Se substitue, dès les plus anciens textes, à *nēmō* à certains cas et tend à l'éliminer dans la langue parlée. Le neutre *nūllum* au sens de « aucune chose » est rare ; la forme qui le remplace est *nihil(um)*, *nil*. S'emploie quelquefois en guise de négation renforcée. De même que *nūllus sum* veut dire « je ne suis plus rien du tout, je suis bien mort », *nūllus* peut se joindre comme une sorte d'apposition à un sujet exprimé ou non et au verbe de la phrase, e. g. Plt., As. 408, *Libanum in tostrinam ut iusseram uenire, is nullus uenit* (= il n'est pas venu du tout) ; Cas. 795, *qui amat, tam hercæ, si essurit, nullum essurit* (= il n'a faim pour rien, il n'a pas faim du tout). Ancien, usuel. Panroman sauf en roumain, où est conservé *nēmō*. M. L. 5992. Une forme renforcée \**ne ipse ūnus* est attestée par it. *nessuno*, v. fr. *nesun*, prov. *nesun* ; cf. M. L. 5883.

Composés : *adnūlō*, -as : dénominatif tardif, formé sur le modèle du gr. ἀποθέω, fréquent surtout dans la langue de l'Église ; *nūllatenus* « en aucune façon »

(tardif, d'après *quātenus*) ; *nūllibi* (id., glosé *obdæquatio*, *nūllificō*, -as et ses dérivés (langue de l'Église). Gloses ont aussi *nūllatus* et *nūllidignus*.

**num** : alors, maintenant. Particule temporelle dans ce sens, n'existe plus que postposée à *etiam* ou renforcée de la particule -ce dans *nunc*, *nuncine*, *nunciam* de \**num-ce-ne*, *nunciam* de \**num-ce-iam*. *Nunc* et *nūc* portent une réponse négative : *num quid uis* qui comprend « maintenant (alors) désires-tu quelque chose ? ». Peut être suivi de *nam* ou de *ne*, qui le renforcent, dans des interrogations qui marquent la surprise ou l'assurance : *num nōn se rencontre aussi dans num non uis*, e. g. Pl. Au. 161) et surtout de *quid*, dans *nūnumquid*, d'abord familier, qui, à l'époque impériale, dans la langue écrite et notamment dans la Vulgate, a remplacé le simple *num* ; cf. J.-B. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 42, cf. gr. μητι. *Nunc* ayant développé ce sens interrogatif, le sens temporel a été réservé à *nunc*, qui a servi à marquer le temps présent, par opposition à *tum*, *tunc*. Le rapport entre *num* et *nunc* s'est à ce point effacé que Plaute peut écrire, Tru. 546, *nunc tu num neuis me uoluptas mea, | quo uccatus sum, ire ad cenam?* *Nunc* étant donné son sens actuel, a pu, comme *vū* &c., ramener d'une hypothèse invraisemblable à la réalité présente. On le trouve quelquefois, avec des temps du passé ou du futur, pour mettre la chose immédiatement sous les yeux.

*nunciam* : toujours trisyllabique, a le même sens que *nunc*, en insistant sur l'instantanéité du procès envisagé. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Au sens de « maintenant », *num* et *nunc* sont évidemment apparentés à gr. *vū*, *vov* et *vūv*, *vūv-i*, got. *nu*, v. irl. *nū*, v. h. a. *nu* « maintenant », lit. *nū* et *nūnā*, v. sl. *nyñē*, skr. *nū*, *nūnām* « maintenant », hitt. *nu* « donc, alors ». Le latin a *nū*- dans *nū-dius*. V. aussi *nūper* (?) Cet adverbe indo-européen \**nū*, tonique ou atone, avec nasale finale ou non, est sans doute apparenté au groupe de *nous*.

On peut concevoir que l'emploi interrogatif de *num* soit dérivé du sens de « maintenant » (v. Hofmann, *Lat. Umgangssprache*, p. 41 sqq.). Mais on peut aussi penser à quelque particule apparentée au groupe de *ne*, *nem-pe*, *enim*, etc., et qui serait de la forme de *tum*, *cum*, etc. Alors *num* aurait deux origines.

**numella**, -ae f. (employé surtout au pluriel) : sorte d'entrave ou de carcan, destinée à immobiliser des hommes ou des animaux pendant un châtiment ou une opération. Ancien (Plt.), rare et technique.

*nūmellātus*, -a, -um : *numella ligatus*, i. e. *uinculo quo quadrupedes alligantur*, CGL Plac. V 34, 2.

Étymologie inconnue.

**nūmen** : v. *nuō*.

**numerus**, -i m. : partie de l'ensemble classée à son rang, catégorie, compte et « nombre ». *Numerus* peut se dire de choses qui ne se comptent pas, comme de choses qui se comptent : *magnus numerus frumenti*, Cic. Verr. 2, 2, 72, 176, et *magnus piratarum numerus* id., ibid. 2, 5, 28. *Esse in numerō* ne veut pas dire exactement « être au nombre de », mais « être dans la catégorie de » ; cf. aussi *parentis numerō alicui est*,

Glo. Diu. in Gaec. 19, 61 sqq., *numerum alqm obtinere* (occuper un certain rang), par opposition à *nūlō numerō esse* ; *numeris omnibus* « dans toutes les parties ». À l'époque impériale, *numerī* désigne les divisions d'une armée marquées par un numéro d'ordre, les « unités ». En outre, *numerus* a servi à rendre toutes les acceptations techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, mesure, rythme », « nombre grammatical », « la foule, le nombre » (par opposition à la qualité). Le pluriel *numerī* traduit ἀριθμούς « la science des nombres ». Ancien (Liv. Andr.), usuel, classique. Panroman, sauf espagnol et portugais (de même *numerō*). M. L. 5994. Celtique : irl. (n)umír, britt. *nimer*, *nifer*.

L'ablatif *numerō* s'emploie à l'époque archaïque avec le sens de « exactement, précisément, à point nommé, à temps » ; et par suite « vite », et même « trop vite » par un développement de sens comparable à celui de *nūris* et de fr. *trop*. Cf. aussi le développement de sens de *mātūrus*.

Dérivés et composés : *numerō*, -as : compter, dénombrer. M. L. 5993 ; *numerātiō*, -tor, -bilis (Hor., Ov. = ἀριθμητός, comme *innumerābilis*, du reste plus fréquent et usité dans la prose classique = ἀναριθμητός) ; cf. aussi *innumerus* (= ἀνάριθμος) ; *innumerābilis* (Lucr.) ; *innumerābilītās* (Cic.) ; *biliter*, tous mots savants ; *numerālis*, terme de grammaire : -e *nōmen* (Prisc.) ; *numérārius* (tardif) : 1<sup>o</sup> calculateur ; 2<sup>o</sup> -i *uocati* sunt qui *publicum nummum aerariis inferunt*, Isid., Or. 9, 4, 19 ; *numerius*, -a, -um (très rare et tardif) ; *numerōsus* : 1<sup>o</sup> conforme à la mesure, rythmique ou rythmé (sens classique) ; 2<sup>o</sup> abondant, nombreux (époque impériale) ; d'où *numerōsiter*, -as et *innumerōsus* (rares et tardifs).

*abnumerō* (Nigid. ap. Cell. 15, 3, 4) ; *ad-* (classique et usuel), *con-* (rare, tardif), *dī-* (classique), *ē-* (classique) « *ūs* praepositionis perfectiū saepius uiget » (Thes.), *per-* (classique, mais rare), *re-* (archaïque), *super-* (bas latin), *trāns-* (Rhet. ad Herenn.) *numerō* ; *super-numerārius* : qui se trouve en surnombre (Vég.). Le nom propre *Numerius* remonte à *Numasios*, cf. prén. *Numasios*, datif, CIL I<sup>2</sup> 3, 03. *Niumsiesis*, et doit se rattacher au sabin *Numa*. Sans rapport avec *numerus* ; v. Schulz, *Lat. Eigenn.*, 164, 197.

On rapproche gr. *vēuo* « je distribue, je partage » ; et, pour le traitement phonétique, on rappelle *umerus*. Le tout peu clair.

**numidae**, -ārum m. pl. : -as dicimus quos Graeci *Nomadas*, siue quod id genus hominum pecoribus negotiatur, siue quod herbis, ut pecora, aluntur, P. F. 179, 5. Emprunt oral au grec ; le nominatif *Numida* est tiré de l'accusatif *Nouāda*.

**numimus**, -i m. (gén. pl. *nummum* à côté de *nummōrum*) : monnaie, pièce de monnaie ; spécialement *n.* (scil. *sēstertius*) « sesterc ». Ancien (Caton) et se retrouve en embr. *numer* « *nummīs* » (qui, du reste, peut être un emprunt au latin). Non roman.

Dérivés et composés : *nummārius* : relatif à la monnaie, à l'argent ; monnayable, c'est-à-dire « vénal » ; *nummātus* : bien fourni de monnaie ; *nummulus* : menue monnaie, et « mauvaise herbe », sans doute le « rhinanthé », Plin. 18, 259 ; *nummulārius* : chameleur, et « vérificateur des monnaies » (époque impériale).

riale) ; *nummulāriolus* (Sén., Apocol. 9, 4) ; *negantī-poscī-nummīus* (Apul.).

**Trinummus**, titre d'une comédie de Plaute ; cf. Tri. 842. Pour les Latins, *nummus* est un mot emprunté au grec ; cf. Varr., L. L. 5, 173 : *in argento nummi, id ab Siculis*, et Festus : *nummus ex Graeco nomismate existimant dictum*, F. 176, 35. Le grec de Sicile a bien une forme νόμιμος qu'on lit dans Épicharme et Sophron ; cf. Polux IX 79 sqq. qui l'attribue au dorien occidental et rapporte d'après Aristote qu'elle était en usage chez les Tarentins. Mais c'est νόμιμος qui paraît emprunté au latin, comme, du reste, un certain nombre de mots « siciliens » ; le doublet νόμιμος, cf. Liddell-Scott, *Lexicon*, s. u., semble une hellénisation de la forme latine. *Nummus* peut provenir de νόμιμος « légal » (scil. *sēstertius* avec syncope de *t* et passage de *o* à *u* devant la labiale, comme *numerus*, *umerus* ; pour le sens, cf. νόμιμα. Les noms des monnaies sont souvent empruntés et sans origine claire ; cf. as, *libra*, *mina*, *dracuma*.†

**numquam** : v. *unquam*.

**nunc** : v. *num*.

**nunciam** : v. *num*.

**nuncupō**, -as, -āui, -ātūm, -ātūm : proprement « prendre le nom » ; « prononcer le nom », puis « désigner par son nom, invoquer, proclamer », etc. Terme appartenant à la langue du droit et du rituel, considéré comme archaïque par Cic., De Or. 3, 153. *Nuncupata pecunia est, ut at Cincius in lib. II de officio iurisconsulti, nominata, certa, nominibus propriis pronuntiata* (Lex XII Tab. 6, 1) : « cum nexum facies mancipiūnque, uti lingua nuncupassit, ita ius esto », i. e. uti nominarit, locutusse erit, ita ius esto. *Vota nuncupata dicuntur, quae consules, praetores, cum in prouinciam proficiscuntur, faciunt : ea in tabulas præsentibus multis referuntur. At Santra, lib. II de uerborum antiquitate, satis multis nuncupata conligit non directe nominata significare, sed promissa, et quasi testificata, circumscripita, recepta, quod etiam in uotis nuncupandis esse conuenientius*, Fest. 176, 3. Le mot est généralement pris dans son sens technique ; ce n'est qu'en poésie (Pac. 239, R<sup>3</sup>, cf. Varr., L. L. 6, 60) ou dans la prose impériale qu'il a été usité, avec ses dérivés, dans le sens de *appellare*.

Dérivés et composés (époque impériale) : *nuncupātīs*, -tor, -tiūs, -tim ; *nuncupātēm* ; *connuncupō*.

Dénominatif de \**nōmī-eps*, comme *aucupor* de *au-* *eps*. Pour le traitement de *ā*, cf. le traitement de *ē* dans *sinciput*. Pour la forme du premier terme de composé, cf. gr. αἴρω-φρύντος et l'ancien thème en -*ātua* ; lat. *opī-fex* et *opus*, *homicida* et *homō*, etc.

**nūndinae** : v. *nouem*.

**nūntius** (forme ancienne *nontius*, d'après Mar. Victor., GLK VI 12, 18 ; on trouve aussi *nontiata* CIL I<sup>2</sup> 586, cf. *noundinum* et *nondinum* ; quant au *nouentium* que Buecheler substitue au *momentum* du manuscrit dans le *Carmen Cr. Marci uatis*, cité par Festus 162, 6 : *quamvis momentum duonum negumate*, il n'a que la valeur d'une conjecture) : mot qui sert à la fois d'adjectif, *nūntius*, -a, -um « annonciateur », et de substantif : *nūntius*, -i m. « messager » et « message », *nūntius et res ipsa et persona dicitur*, P. F. 179, 1 ; *nūntia* f. « messa-

gère » ; *nūntium* n. « message », d'après Servius, Ae. 11, 896, *nūntius est qui nūntiat, nūntium quod nūntiatur* ; cf. Varr., L. L. 6, 86, *ubi... de caelo nūntium erit*. L'emploi comme adjectif est le plus rare ; du reste, dans les cas où le mot est en apposition, la valeur précise en est souvent indiscernable.

Terme de la langue religieuse et officielle, et spécialement de la langue augurale : *nūntius aūs, nūntia fibra* ; *nūntiātiō* est opposé à *speciō*, Cic., Phil. 2, 32, 81, *non nūntiationem solum habemus, consules etiam specionem*, et Fest. 444, 16. Cf. encore *Mercurius, nūntius Iouis*. Dans la langue du droit public, le *nūntius* est celui qui est chargé de faire connaître une décision de caractère public ou une proclamation elle-même ; cf. Cic., Fam. 12, 24, 2, *quos senatus ad denūtiandum bellum miserat, nisi legatorum nūntio paruisset* ; dans le droit civil, *nūntius* désigne spécialement la lettre de divorce : *nūntium uxōi (re)mittere*. Ce sens technique se retrouve dans les composés *denūntiō, obnūntiō, renūntiō*. Ancien, usuel et classique. Formes romaines en partie de caractère savant. M. L. 5997.

Dérivés et composés : *nūntiō, -ās* (et *nontiō*, cf. *nontiātiō* cité plus haut) ; *nūntiātiō* (terme religieux et juridique) : annonce des auspices, déclaration au fisc ; *nūntiātor, -rix* (langue ecclésiastique et Dig.) ; *adnūntiō* (époque impériale) : annoncer. Très fréquent dans la langue ecclésiastique pour *praenūntiō* ; de là *adnūntiātor, -tiō*, traduisant ἀγγέλω et ses composés ; *denūntiō* (langue du droit et du rituel) : déclarer solennellement, faire connaître par message (*d. bellum*) ; présager ; citer en témoignage. Dans la langue commune : annoncer, déclarer (d'après *declānō, declārō*) ; *denūntiātiō* = *delatiō*, Suét., Aug. 66 ; *denūntiātor* « policier » (époque impériale) ; *enūntiō* : faire connaître au dehors, dénoncer. Dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, « exprimer, énoncer » ; *enūntiātiūs* = ἀποφαντικός, ἀπαγγελτικός ; *inēnūntiātiūs* (Cens.) ; *internūntiō* (T.-L.) ; *internūntius* : interpréte, intermédiaire ; *obnūntiō* : *are proprie dicuntur augures qui aliquid mali omnis saeunque uiderint*, Don., Ter. Ad. 547 ; « apporter une mauvaise nouvelle » et « s'opposer à » ; *praenūntiō* : prédire ; *praenūntiūs* ; *prōnūntiō* : annoncer publiquement, d'où à haute voix, rendre une sentence, se prononcer ; déclarer ; prononcer (terme de logique) ; *renūntiō* (= ἀπαγγέλω) : 1<sup>o</sup> annoncer en réponse ; proclamer le résultat d'une élection, et *renūntiūs, -tiātor, -tiō* ; 2<sup>o</sup> (avec *re-* dans le sens de « rejeter, refuser ») : annoncer le retrait de, révoquer, reprendre, et « renoncer à », d'où, dans la langue de l'Église, *abrenūntiō, -tiātiō* (cf. *abrelictus*, Tert.).

On ne peut préciser le rapport avec *nous* autrement que par des hypothèses incertaines. Skr. *nāvāte* « il mugit, crie, chante des louanges » (rac. *nū*), lett. *nauju* « crier, miauler », v. irl. *nūall* sont loin de le sens.

\**nuō, -is, -ere* : faire un signe de tête. Le verbe simple ne semble pas attesté en dehors des gloses *nuo, veō, CGL II 375, 65, nūit, promisiō, nutum dedit*, IV 369, 30. Il a peut être disparu par suite de son homonymie avec un verbe \**nuere* (également disparu) supposé par *nūtrix*. Mais il a laissé de nombreux dérivés et composés : *nūtus, -ūs* m. (classique) : 1<sup>o</sup> signe de tête, et spé-

cialement signe de tête comme manifestation d'un ordre ou d'une volonté, *nūtus arbitriūmque, 2<sup>o</sup> par extension ; inclinaison, attraction des corps.*

*nūmen, -inis* n. : terme religieux, *quasi nūtus dei et potestas dicitur*, F. 178, 9 ; *n. dicunt esse nūtus dictum ab nutu, (quod cuius nutu) omnis sunt, cuius* Spécialement « puissance divine », d'où le sens *concret de « divinité » que le mot prend à l'époque impériale. De là *nūmentar* (uel *nūmentum*) *locus in quo numen consecrabatur pagani dicebant*, CGL V 227, 10 *abnuō* (abnuō) dans Ennius d'après *prohibeo* = ἀπονέω « refuser d'un signe de tête, faire signe que non », opposé à *annuō, ἀπονέω* ; cf. Nigidius ap. Gell. 10, 4, 4. A perdu rapidement son sens concret pour devenir un synonyme de *negare, abnegare*. Fréquent dans la litote *nōn abnuō*.*

*adnuō* : accorder par un signe de tête ; *innuō* : faire un signe de tête à ; intimier, signifier ; *rennuō* (et, tardif, *rennuō*, d'après *an-, in-nuō*) : rejeter la tête en arrière en signe de refus ; *renūtēs, -ūs* (Plin. le J.). Fréquentatif : *nūtō, -ās* : 1<sup>o</sup> faire des signes de tête, signifier par signes (déjà dans Plt.) ; 2<sup>o</sup> chanceler, bâiller (sens physique et moral). De là : *nūtā-men, -tiō-bilis, -bundus* ; *ab-, ad-, re-nūtō*.

Aucune forme n'est représentée dans les langues romanes.

Cf. gr. *veōw* « je fais un signe de tête » et skr. *nauti nāvāte* « il bouge, il se tourne ». L'abstrait *veōu* est formé comme lat. *nūmen*.

*nūper* adv. : récemment, nouvellement. Ancien, usuel, classique. Non roman. Généralement expliqué comme issu de \**nouo-par-os* « nouvellement acquis », cf. l'emploi adjectif dans Plt., Capt. 718, *recens captum hominem, nuperum, nouicium*, mais semble plutôt formé de \**nū-* (cf. *nunc*, etc., gr. *vō*) et de *-per*, comme *semper*, et l'adjectif plautien peut être analogique de *pauper*. Le superlatif *nūperimē* (Cic., Rhet. ad Her.) indique que les Latins croyaient à la première étymologie (*nūperimē* comme *pauperimus*) ; de *nūperimē* a été tiré à basse époque *nūperimus* (Cod. Theod.).

*nurus, -ūs* f. : bru, belle-fille. Adaptation latine d'un mot indo-européen. Doublet populaire : *nura* (et *norus, nora*). *Nurus* n'est pas représenté dans les langues romanes, dont les formes remontent à *nūra, nūrus* et surtout *nōra* ; cf. M. L. 6000. Panroman ; désuet en français.]

Dérivés et composés : *nuricula* ; *prōnurus* : *nepotis uxor*.

Le nom indo-européen de la « bru » était \**snusō*, qui est conservé dans gr. *vō* et arm. *nu* (gén. *nuoy*) ; à ce thème en *-o* désignant une femme a été substitué un thème en *-ā* dans des langues où le féminin on *-n* a pas subsisté : skr. *snusā*, v. h. a. *snur* et v. angl. *snoru*, alb. *nuse*. Le latin *nurus* a subi l'influence de *socrus* ; le latin populaire a *nora* (où *u* devant *r* non suivi de *u* a passé à *o* ; cf. *fore*).]

*nuscitiō, -ōnis* f. ; *nuscitiōsus, -a, -um* : *nuscitiōsus Ateius Philologus aīi appellari solitum qui propter oculorum uitium parum uideret. At Opillus Aurelius nuscitiōsus esse caecitudines nocturnas. Aelius Stilo, qui plus uideret uesperi quam meridie, nec cognosceret nisi quod*

*ad oculos admouisset*, F. 176, 15. Les gloses ont aussi *nūciosus : qui plus uespere uidet. V. luscus.*

*nūtriō, -is, -iūl, -itum, -ire* (et *nūtrior*, Catal. 3, 4 ; cf. *nūtrior* dans Vg., G. 2, 425) : nourrir de son lait, nourrir. *Nūtriō* peut être une forme ancienne bâtie sur un nom \**nūtri-*, avec suffixe sans guttural. Toutefois, *nūtriō* semble moins anciennement attesté que *nūtricō* ; premier exemple, semble-t-il, dans Catulle, 61, 25. Inconnu de Cicéron, qui emploie *nūtricor* et surtout *alō*, bien qu'il connaise *nūtrimentum* ; cf. Or. 13, 42. Il est possible que *nūtriō* ait été préféré par les poètes dactyliques à *nūtricō*, dont l'est attesté dans Plaute, Mer. 509. L'emploi de *nūtriō* est surtout répandu dans la langue impériale. Panroman. M. L. 6006.

Dérivés : *nūribilis* (Cael. Aur.) et *innūtribilis* ; *in-*

*nūtrius*, M. L. 4447 a ; *nūtrīmen* (poétique, rare) ; a été conservé dans certains dialectes romans avec le sens de « veau de lait », « jeune bétail », etc. M. L. 6005, ce qui semble attester l'emploi de ce substantif en *-men* dans la langue rustique ; cf. *laetāmen*, etc.) ; *nūtrimentum, -mentālis* (bas latin) ; *nūtritor* (non attesté avant Stace), *-ōrius* (bas latin) ; \**nūtrītiō* « nourriture », M. L. 6007 ; *nūtrītus, -ūs* ; *nūtrītūs* (tar-*dīs*) ; *nūtrītūra* (Cassiod.), M. L. 6007 a ; *nūtrīfōcō* (Gl.).

Composés : *ad-* (Plin.), *ē-* (époque impériale) « ui *prae-* pos. *plane euānida* » (Thes. ; influence de *ēdūcō?*), *in-* (id.) ; *re-* (Paul. Nol.) *nūtrīre*.

*nūtricō, -ās* (et *nūtricor, -āris*) : nourrir (de son lait), et simplement « nourrir ». Verbe attesté surtout à l'époque républicaine, et du reste assez rare ; le verbe qui correspond ordinairement à *nūtrix*, c'est *alō, -is*, et le nourrissent se dit *alumnus*. *Nūtricō* est conservé surtout dans les dialectes italiens ; cf. M. L. 6002.

Dérivés : *nūtrītās, -ūs* m. ; *nūtrītātiō*, tous deux archaïques ou repris par les archaïsants ; *nūtrītātiōs*. Cf. encore M. L. 6003, \**nūtrīcārius*.

*Nūtricō* avec son *i* ne peut être un dérivé de *nūtrix, -īcis*. C'est sans doute une formation populaire qui est à *nūtrīo* comme *fodicō* à *fodīo*, etc.

*nūtrix* (*nourtrix*) sur une vieille inscription de Némi, CIL I<sup>2</sup> 45 ; scandé avec première syllabe longue chez les poètes dactyliques ; mais les formes romaines remontent à *nūtrix*, etc. ; v. M. L. s. u.) ; *-īlēs* f. : nourrice (sens propre et figuré). Ancien, usuel. S'emploie quelquefois, dans Plaute, joint à un substantif masculin, e. g. Cu. 358, *inuoco almane meam nūtricem Herculem* ; cf. Tri. 510, où *nūtrix* se rapporte à un champ, *ager*. Le sens de « mamelle », dans Catulle, 64, 18, rappelle le gr. *τήθēs* en face de *τήθη*. M. L. 6008.

Dérivés et composés : *nūtrīcula* diminutif de *tendressē* ;

*nūtrīcīus* : nourricier ; subst. *nūtrīcīus* « père nourricier, tuteur ; *nūtrīcīa* « nourrice » (bas latin), M. L. 6003 a ; *nūtrīcīum* « soins nourriciers », conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 6004 ; *nūtrīcō* (Inscr. tardive) « père nourricier », différent de *nūtrītō*, de sens abstrait, cité plus haut.

La chronologie des faits latins montre que *nūtrīa* ne

saurait être issu par haphologie de \**nūtrītrīx*, féminin de *nūtrītor*. Ce dernier, de beaucoup postérieur à *nūtrīx*, est formé sur *nūtriō* et ne peut avoir pris naissance qu'à partir du jour où du sens de « allaiter », qui est primitif, le verbe était passé à celui plus général de « nourrir ». *Nūtrīx* est formé directement sur une racine \**sneu/snu-* « allaiter », avec le même suffixe qu'on a dans *genetrix, meretrix, obstetrix*. La rencontre de \**nūo* « j'allaita » (de la racine \**sneu-*) et de *nūo* « je fais un signe de tête » a eu pour conséquence la disparition de l'un et l'autre verbes.

La racine doit être celle de skr. *snauti* « il sort goutte à goutte », qui se dit en particulier du lait de la mère. Le grec a avec degré *o* : *vō* πηγή. Δάκωνες ; avec degré zéro : ἔννοεσθε ἔκεχυντο (Hes.), qui a chance d'être aussi une forme dorienne.

*nūx, nūcīs* f. : noix ; et généralement tout fruit à amande. Souvent accompagné d'une épithète *n. abelānā* (*auel-*), *gallīca*, *græca*, *grandis*, *minor*, *pīnea*, d'où CGL Plac. V 35, 1, *nūcīpīneum est quod rustici nūcīpīneum dicunt*. Cf. encore *nux amāra* « amande amère », *castaneae nūcīs* « châtaignes ». Le pluriel *nūcīs* désigne le « noyer » ; cf. Plin. 16, 97, *inter primas germinant ulmus, salix, nūcīs*. Ancien, usuel. M. L. 6009.

Dérivés et composés : *nūcīleus*, *nūcīleus m., dimi-* *nitif*, cf. *acus/aculeus* ; *equus/eccleus*, etc. : amande de la noix, Plt., Cu. 55, qui e *nūcīleus* esse uolt, *frangū nūcīm* ; et « amande » de toute espèce de fruit, « noyau », M. L. 5983 ; *nūcītūs* ; *nūcītūs* ; *nūcīleolus* (tardifs) ; *ēnūcīleō* « enlever le noyau », employé au sens moral comme synonyme de *ēnādāre, extrīcāre* (classique, Cic.) ; *ēnūcīleātūs* : pur, dépouillé de tout accessoire à de toute souillure ; *ēnūcīleātā, -ōrum* « essentiel d'une chose » (Vég.) ; *ēnūcīleātē* (cf. Non. 60, 3) ; *innūcīleātūs* ; *nūcīla, nūcīlla*, M. L. 5984 et 5979 ; *nūcītūm* « plant de noyers », M. L. 5981 ; *nūcīmentū* (usité au pluriel par Pline) : fruits ou fleurs en forme de noix ; *nūcīus* ; *nūcīnūs* : de noix ; *nūcīlīs* : en forme de noix (Cael. Aur.) ; cf. M. L. 5977, B. W. *noyau*, et 5976, \**nūcīlīrē* « dénoyauter ».

Composés en *nūcī-* : *nūcīfrāgībūlūm* (Plt.) ; *nūcīprūnum* (Plin.) ; *nūcīfolia* (Gloss.) ; calque de καρπόφυλλον, etc. ; v. André, *Lex.*, s. u.

Cf. aussi M. L. 5978, \**nūcīrius*, -a (germanique : m. b. all. *noker*) ; 5982, *nūcīcula*, qui ne semblent pas attestés dans les textes, mais figurent dans les gloses, Thes. Gloss. emend. s. u. ; Isid., Or. 17, 7, 23, a *nūcīcula* ; 5980, *nūcīola* « noisette ».

Cf. irl. *cnū* « noix » et les formes galloises correspondantes. Tandis que le latin, ou \**kn-* initial s'est réduit à *n-*, a un élargissement *-k-*, le germanique a un élargissement \**-d-* : v. *isl. knot*, etc. ; v. Vendryes, MSL 21, 41. Le mot n'apparaît pas hors des parlers occidentaux.

*nyma* : nom d'une plante indéterminée (Plin. 27, 106). Cf. peut-être gr. *vōμη* « piqûre » ?

*nymphā, -ae* f. : nymphe. Emprunt savant ancien gr. *vōμη*, poétique. Formations hybrides tardives : *nymphālīs*, *nymphīgena*. V. *lympha*.